Irmgard Bauer, née en 1956 à Munich, a étudié les sciences de l'éducation pour la profession d'enseignant. Elle n'exerce jamais cette profession, car elle a quatre enfants en bas âge et peu de temps après. En plus d'élever les enfants, elle aide son mari à créer une épicerie fine avec vente de vin en gros.

Plus tard, elle gagne sa vie en tant que rédactrice publicitaire indépendante et travaille au service de communication de plusieurs entreprises et comme rédactrice pour des magazines d'employés. Depuis 2008, elle mène des actions de teambuilding pour les entreprises et est chargée de cours à l'université pour la compétence des équipes. Elle vit à Munich avec son deuxième mari, qui est professeur Montessori.

Irmgard Rosina Bauer

La vie peut être si dure

Treize et demi

surtout des histoires vraies

Sophie alias Susanne alias S. est prisonnière de ses principes : Un homme macho peut être un homme macho, et un mariage doit être maintenu à tout prix. D'autant plus que Sophie et son mari ont quatre enfants et que les divorces "à l'époque" n'étaient pas aussi fréquents qu'aujourd'hui.

Les différents rôles des femmes dans les histoires d'une seule femme vous permettent de regarder au fond de son cœur pendant des décennies. Leur objectif commun est de pouvoir dire "J'aime ma vie".

Sur son chemin, Sophie alias Susanne alias S. gagne de nouvelles libertés et pourtant retombe encore et encore. Elle cherche à être reconnue et souffre d'un épuisement professionnel. Elle veut sortir de son rôle de victime, mais le chemin pour y parvenir est long ...

"La vie pourrait être si dure est une histoire de vie captivante en treize ans et demi, la plupart du temps des histoires vraies.

2016 Irmgard Rosina Bauer

Conception de la couverture : Martina Scholle, Munich

Photo de couverture : Johannes Bauer, Munich

Rédaction : Ulrich Hoffmann, Hambourg

Éditeur : tredition GmbH, Hambourg

978-3-7345-7098-8; 978-3-7345-7100-8

Imprimé en Allemagne

L'œuvre, y compris ses parties, est protégée par le droit d'auteur. Toute utilisation est interdite sans le consentement de l'éditeur et de l'auteur. Cela s'applique en particulier à la reproduction, la traduction, la distribution et la mise à disposition du public sous forme électronique ou autre.

Pour mes enfants et beaux-enfants,

pour mes beaux-enfants,

pour leurs mères

(Bettina, Carola, Helga, Renate, Ursel)

et pour Constanze

A la source

Le flux de vie, le flux !

Marchez le long des rives d'une grande rivière et voyez un groupe de rameurs qui font onduler l'eau avec leur rythme : Qui peut continuer sans les admirer pour la facilité avec laquelle ils utilisent le fleuve pour avancer ?

Mais un si grand fleuve n'est pas immédiatement un fleuve, mais il est créé à partir d'une source minuscule et ne pousse que par ses affluents et tributaires.

Tout comme une rivière, le présent livre se compose également de tels affluents - leur eau continue de couler, ne se soucie pas des obstacles, elle descend parfois en pente, elle trouve toujours son chemin. La rivière reçoit des affluents propres (joli) et de la boue (étonnant), parfois elle est alimentée par des sources pures, claires et fraîches (heureux), parfois elle coule à travers des zones boueuses (gênant), parfois à travers des plaines d'inondation boisées et sombres (triste), parfois à travers un large paysage de pierre sur lequel les brumes se reposent encore quand le soleil se lève (mélancolique). Parfois, la rivière se fraye un chemin sous terre à travers des grottes (effrayant) ou à travers un lac dans lequel elle a été endiguée par des mains humaines (rencontres fatidiques).

Avec l'image familière des affluents, j'utilise des histoires indépendantes qui se sont produites d'une manière ou d'une autre dans ma vie et qui, dans leur juxtaposition, créent un flux de vie. Tout comme les affluents ont déjà parcouru leur propre distance, les personnages des histoires ont leur propre vie dans leurs étapes respectives - et leurs propres noms, tout comme les affluents apportent leurs propres noms avec eux.

A la fin, un grand fleuve se jette dans une grande mer. Mais son eau s'évapore à nouveau au soleil et forme des nuages. Le vent les pousse, ils sont pris dans les hautes montagnes et la pluie tombe à nouveau - pour alimenter à nouveau une source.

Bien que le fleuve de la vie coule à travers le temps présent, il est aussi une petite partie de l'éternité. Donc : Coule, ma rivière !

Irmgard Rosina Bauer

Premier afflux

"Sophie" et "Gunnar"

De nombreuses routes passent par Rome

Sophie avait alors vingt ans. C'était en avril et il faisait un froid glacial et la nuit, il pleuvait terriblement sur sa tente.

Mais les jours...

Elle se voit avec Wolfgang à la main sur la Via Sacra, sautant par-dessus deux pavés à la fois. Celui qui n'a pas frappé le troisième devait embrasser - il le fait rarement. Elle voit comment Wolfgang, l'étudiant en archéologie, lui a construit un temple aérien avec les ruines sacrées du Forum Romanum, comprenant un portique, une cour intérieure et un sanctuaire ; comment il lui a lancé de flamboyantes déclarations d'amour devant le peuple romain imaginaire depuis l'endroit où devait se trouver la Rostra, la grande plate-forme d'orateur constituée des becs des navires ennemis capturés. Où déjà Caton et Cicéron et Pline et tous les Romains importants des leçons de latin tenaient leurs discours.

 Sophie voit comment elle et Wolfgang s'inclinent en riant devant la louve avec ses jumeaux au musée du Capitole ; "sept cinq trois", disaient-ils comme d'une seule bouche. Elle le voit jouer les animaux sauvages pour elle dans le Colisée et comment elle jugeait toujours ses performances avec un joyeux "pouce levé" et elle voit comment il la portait triomphalement à travers l'Arc de Constantin.

 "Tu sais que je veux aller au salon de l'alimentation à Rome ce week-end", lui dit son mari Gunnar, douze ans plus tard, "j'ai entre-temps examiné le programme de plus près. Je me contente d'une seule journée à la foire, le samedi. Mais si j'y vais déjà, vous pourriez y aller !

Sophie a peur.

"Nous sommes lundi. Si nous commençons demain à midi à Munich, nous y serons le soir", poursuit-il. "Ensuite, nous aurions trois jours ensemble en ville. Puis samedi nous irons à la foire, et dimanche nous y retournerons".

En secret, Sophie avait peur de cette question. Les beaux souvenirs qu'elle avait de Rome étaient liés à une vie différente de celle qu'elle menait maintenant.

De nombreuses excuses lui viennent à l'esprit : Ses quatre jeunes enfants ont besoin d'elle après tout, et les familles amicales ne sont certainement pas aussi spontanément disposées à l'accueillir pour le moment. Cela demande encore beaucoup de persuasion ! Et d'où vient une aide formée pour le trion gourmand commun si rapidement, pendant presque une semaine entière, d'un jour à l'autre ; plus le long trajet en voiture.

"Ce serait un tel effort", essaie-t-elle de repousser sa proposition.

"Vous vous extasiez toujours sur Rome", il interrompt ses excuses. "Ce serait l'occasion de me montrer !"

Elle regarde Gunnar avec doute. Elle peut supporter le fait qu'il soit spontané. Ils sont tous deux spontanés. Rapide à prendre des décisions, rapide à changer. Les gens autour d'elle y sont habitués. Ce n'est pas ce qui l'inquiète. Plutôt ceci : Gunnar est différent de Wolfgang. Jusqu'à présent, Gunnar a plutôt écarté son enthousiasme pour l'antiquité avec des "vieux trucs". Pensez-vous qu'elle serait capable de faire l'arc à Rome ? Son enthousiasme à l'époque était basé sur les circonstances de l'époque. Sa relation avec Wolfgang avait déjà pris fin pendant ses études. Mais Sophie a quand même brillé pour les "vieux trucs". Non, le truc avec Gunnar ensemble, ça ne pouvait pas bien se passer. D'autre part : Rome ! Votre Rome ! Comme c'était beau ! Comme elle aimait Rome ! Ne devrait-elle pas simplement le saisir à cette occasion ? Après tout, elle n'y venait pas tous les jours.

Sophie sait qu'elle doit se décider rapidement. Les images la submergent : Le château Saint-Ange là-haut, le Panthéon, le Forum Romanum, les fiers obélisques, les basiliques, les arcs de triomphe, les nombreux, nombreux chats de la pyramide de Cestius et la vieille femme qui les appelait et les nourrissait tous par leur nom, Giovanni - Alessandro - Francesca ; le magnifique vieux cimetière derrière la pyramide - oui ! Sophie sent l'enthousiasme monter en elle.

Oui, elle jetterait tous les doutes par-dessus bord et saisirait cette opportunité. Emmener Gunnar avec elle dans le grand passé. Essayez de nouveau avec lui. Si seulement la suggestion venait de lui ! Elle lui montrait tout !

Deux enfants peuvent aller chez grand-mère, elle les emmènera au jardin d'enfants. Sophie peut le préciser après un long appel téléphonique. Et les deux plus âgés peuvent rester chez des amis qui les enverront avec leurs propres enfants à l'école primaire voisine. Engagez donc rapidement un intérimaire pour les prochains jours. Faites vos valises en urgence ; laissez trois autres instructions importantes dans le magasin.

Mardi à deux heures et demie, ils pourront enfin commencer.

Gunnar embarque sur l'autoroute.

Vers minuit, ils conduisent déjà "Al lungo del Tevere".

"Al lungo del Tevere", vous dites ? Est-ce une rivière ?"

Sophie rit poliment. Il doit plaisanter.

Mais il ne sait vraiment rien de Rome, elle s'en rend compte, mais a une confiance totale en elle.

En conduisant, elle a rapidement imaginé un grand programme pour mercredi, jeudi et vendredi. "Faites-le, tout simplement", avait-il dit. "Je n'en sais rien de toute façon."

Elle est très impatiente. Elle va tout lui montrer.

Dès le matin, à Saint-Pierre, il serait immédiatement impressionné. De plus, la vue depuis la haute terrasse lui donnerait une idée de la ville. Oui, elle a aimé ça !

Le lendemain matin, cependant, son impatience de voir la ville est trop faible pour elle : le réveil sonne, mais il ne se lève pas.

"Après tout, je suis en vacances !"

"Oui, mais nous voulions voir la ville."

"Ça ne va nulle part !"

Il s'est rendormi.

Sophie est déçue.

Mais si elle le réveillait et le poussait, elle sait qu'elle devrait supporter sa mauvaise humeur pour le reste de la journée.

A midi, il a fini son petit déjeuner, à deux heures, ils remontent enfin dans la voiture pour se rendre au Centro. Enfin ! Sophie est heureuse. Le soleil brille clairement.

"C'est encore l'été ici", s'enthousiasme-t-il. "Et nous deux à Rome, le 1er octobre, à 26 degrés. Munich ne peut pas suivre ce rythme".

Oui.

Roma Aeterna.

Elle va tout lui montrer.

Il ne lui trouve pas de place de parking assez vite. Et maintenant, partez !

Main dans la main, ils s'approchent l'un de l'autre le long de la Via della Reconciliazione - "Ah, je sais ça de la télé !" - la cathédrale.

Elle ne se souvenait pas que la place Saint-Pierre était aussi grande ! Elle fait avancer Gunnar.

Mais alors qu'ils se trouvent au portail principal, elle hésite soudainement, elle frissonne. Comme le souvenir de la "Pietà" s'empare d'elle ! Oui, c'est ça, elle devrait être là-bas.

Pourquoi Sophie était-elle si fébrile avant qu'ils n'atteignent la Pietà ? Quand elle l'a vu pour la première fois, elle et Wolfgang s'étaient entichés de lui. Pendant longtemps, ils s'étaient tous deux tenus devant elle et, absorbés par sa contemplation, avaient laissé la Sainte Mère et son Fils travailler sur eux. C'est tellement touchant ! Sophie veut maintenant expliquer à Gunnar ce qui se passe en elle. Qu'elle est excitée avant de rencontrer à nouveau cette statue. N'était-ce pas ridicule ! Elle craint sa réaction.

"Ce que vous avez... Elle n'est pas si géniale ! Il y a sûrement des choses plus intéressantes à voir ici", pourrait-il dire.

Elle savait qu'en tant qu'homme d'affaires, il pensait souvent très différemment d'elle. Il se disputait souvent avec elle parce qu'elle, Sophie, n'était que la moitié de la femme d'affaires qu'il avait imaginée.

Elle se tenait donc là. Cacher son émotion à Gunnar devant une statue de marbre blanc ?

 "Viens, entrons à l'intérieur. Pourquoi vous arrêtez-vous ? Il la regarde avec impatience.

Elle ne peut pas expliquer ses sentiments confus aussi facilement. Il y a un instant, elle lui demandait de se dépêcher, et maintenant, rien ne s'est passé !

Comme Marie est gracieuse, elle est toujours là, dans sa tendresse, sa délicatesse, son harmonie intérieure. Cette douceur, l'expression d'une tendre tristesse et d'un amour sur cette figure de pierre ! Comme s'il était assis et vivait là, le bloc de marbre blanc ! Le Jésus dans ses bras, il est probablement juste endormi. Il doit se sentir très à l'aise sous le regard de ce visage parfait : beau, gentil, maternel et passionné à la fois.

"Oui, c'est déjà super !", la contemplation de la Pietà suscite également Gunnar. Sophie respire profondément et est soulagée.

Gunnar trouve les dimensions de Saint-Pierre "effrayantes".

"C'est beaucoup trop massif pour moi ! C'est trop gros pour moi !

Gunnar secoue sans cesse la tête en marchant, ne trouvant pas le lien avec son but.

Sophie ne peut pas lui expliquer et lui montrer assez, parce que des barrières sont érigées dans la cathédrale, elles sont poussées dehors, "una messa del Papa", de tous les temps. Le moment de sa visite est peu pratique.

"Alors, dépêchons-nous d'aller à la Chapelle Sixtine, où se trouvent également des fresques de Michel-Ange, comme la Pietà. C'était un artiste très polyvalent. Il pouvait tout simplement tout faire, sculpter, peindre, concevoir, construire - ingénieux ! Mon guide de la ville dit que la chapelle a été restaurée entre-temps. Lors de ma première visite, tout était encore assez fané. Je suis curieux de savoir si les fresques ont vraiment l'air violet et couleur bonbon maintenant".

Pleine d'impatience, Sophie saisit la main de Gunnar et l'entraîne.

Mais quand ils arrivent, il est déjà plus de 16 heures, ils ne laissent entrer personne.

"Dommage !"

"Peu importe", dit-il, "je n'aurais pas été aussi intéressé de toute façon. Montrez-moi juste autre chose".

Sophie réfléchit un instant et décide de prendre les marches espagnoles, qui ne sont pas trop éloignées. Ici, ils n'ont pas à se soucier des horaires d'admission. Et elle sait que cela lui plaira. En regardant tous ces gens. Flâner dans la Via Condotti d'un magasin de mode de luxe à l'autre, en léchant une glace entre les deux.

Et il est en effet fasciné par les maîtres de la mode.

"Tant d'esthétique", dit-il.

Alors ils en ont vu assez, pense-t-il.

À son grand désarroi, il ne peut pas faire boire un Orvieto dans un petit café de rue : "Où d'autre, si ce n'est dans la zone de culture ? Il boit donc docilement du Frascati avec elle sur une table blanche en étain au milieu de la zone piétonne, paradis des cyclomotoristes de toutes classes, la Bella Signora en jupe moulante avec une fente pour le cycliste et un sac à bandoulière ondulant, par-dessus les Papagalli du Trastevere, de l'homme d'affaires bien habillé en gris foncé, qui passe devant eux sur sa Vespa avec un nouveau type de téléphone géant à l'oreille, au vieux Romain avec un cigare dans le coin de la bouche, "Il Giorno" sous le bras, tous : qui s'agite, qui sent mauvais.

Comment elle en profite, sa Rome, l'étonnement, cette Rome vivante, loin de chez elle, de toute domesticité cultivée avec son sérieux animal. Quel merveilleux flair de l'indifférent "dolce far niente" ; que coûte le monde ?

Deux adolescents sur des cyclomoteurs rapides passent habilement devant leur petite table en métal blanc. Gunnar secoue la tête d'horreur. "Et ils appellent ça une zone piétonne à Rome ? Je trouve que c'est vraiment moche ici. Demain, nous irons à la plage et nous prendrons le soleil. L'hiver à Munich arrivera bien assez tôt".

Ce n'est pas dans le programme de Sophie. "Mais qu'est-ce que je veux lui mettre sur le dos de la culture romaine s'il s'intéresse au soleil romain", regrette-t-elle. Et en aucun cas elle ne prendrait le risque de le mettre de mauvaise humeur. Elle répond donc à son souhait de se rendre sur la plage d'Ostie le deuxième jour. Le fait qu'il se lève à nouveau tard le matin ne la dérange pas cette fois-ci.

De nombreuses personnes à Ostie sont occupées à arroser les chaises longues de l'été, et il y a un sentiment d'optimisme pour l'automne dans l'air. Le sable gris-noir de la plage, fin et sec, est nettoyé par les machines de nettoyage. Le soleil n'est que nostalgie, frais sa lumière reste sur la mer, il ne peut plus éclairer la couleur terne du sable.

"Retournons à la ville", suggère bientôt Gunnar.

 "Oui, j'aimerais bien !"

Nous sommes enfin de retour à Rome, à ses milliers de souvenirs de milliers d'années de gloire.

Gunnar a trouvé un parking central.

Sophie est heureuse. Avec lui à la main, elle peut encore voir beaucoup de choses. Elle peut peut-être se plonger dans le Forum Romanum, le Colisée, le Capitole...

"Oh, non", dit-il, "pas tant de vieux trucs".

Très bien, alors peut-être la Fontaine de Trevi ou le Panthéon ?

Sophie aime se promener sur les jolis vieux ponts, laissant son regard vagabonder sur les bâtiments richement décorés qu'ils côtoient. Je me demande ce que les gens qui ont marché ici au cours des siècles ont dit, pensé, comment ils ont vécu leur vie ? Tant de religions, de philosophies et de dirigeants différents avaient déterminé le paysage urbain ici ! Et maintenant, ils étaient tous les deux là, elle et Gunnar.

Mais ensuite, il les a arrachés à leurs rêves.

"Et c'est Rome ?" lui demande-t-il la deuxième nuit. Piazza Venezia, Via del Corso, en écho au bruit de la rue. Cette rue de magasins entre les rangées de maisons de ville est presque non éclairée, mais il secoue violemment la tête devant les nombreux bouts de papier au bord de la route, les billets déchirés, les mégots de cigarettes, les sacs vides froissés -

"Où est Rome ? Où sont les gens ? Les Romains dorment-ils ? Dans quels cafés sont-ils, dans quels restaurants, où se trouve leur place du Tertre ou leur Schwabing ? Sachsenhausen, vous vous souvenez, c'était toujours beau là-bas. Ces vieux trucs partout. Vous êtes déjà venu ici. Montre-moi Rome ! Dans votre guide intelligent, n'y a-t-il rien d'intelligent ?"

Sophie ressent comment un rocher, dur, pierreux, lourd, anguleux, menace d'abord de s'enfoncer dans sa gorge puis, s'effritant lentement, s'étale comme de la semoule sur ses membres, jusqu'au bout des doigts. Là-haut, là où elle soupçonne sa tête d'être, elle pense - non, elle ne pense pas - mais elle pense - oh, laissez les vieux trucs tranquilles, elle pense - Wolfgang, elle pense, en Arabie Saoudite, elle pense - mais elle voulait - qu'est-ce qu'un diplôme d'archéologie si ce n'est pas fini parce que vous êtes tombée enceinte - c'était comme ça, c'est comme ça qu'il est, elle pense -

Ses jambes la portent à côté de lui, elle le suit dans les rues étroites, la foule des gens le mène, ha, dit-il, enfin un endroit où il se passe quelque chose !

Piazza Navona. Peu impressionné, il se précipite devant la fontaine des Quatre Rivières du Bernin, il plonge avec détermination dans la foule des gens qui se rassemblent autour des artistes sur la place, ils attirent l'attention sur eux avec des lampes à kérosène. "Nous pourrions faire peindre un portrait de vous", dit-il, "mais tourmenté par votre apparence - qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? Allons dîner. J'ai vu de bons restaurants en chemin".

"Que voulez-vous", lui demande-t-il alors dans le fin ristorante avec l'étalage de divertissement dans la vitrine pleine de homards, daurades, moules, antipasti, fruits, un grand bouquet de glaïeuls à longues tiges, dans le ristorante avec les tables blanches.

Sophie n'a pas d'appétit. Elle commande avec apathie une sorte de variation de pâtes, tandis que Gunnar s'occupe longuement de l'entrée, du plat principal et du dessert au menu. Il laisse volontiers son regard vagabonder sur l'intérieur du restaurant.

"Tout est très noblement meublé", dit-il, "regardez le beau comptoir moderne. C'est beau ici !"

Sophie le regarde d'un air apathique.

"Que voulez-vous", demande-t-il en regardant la couleur de l'apéritif dans le verre, il plonge son nez dans le verre, pousse la gorgée d'échantillon d'avant en arrière dans sa bouche tout en la vérifiant, puis fait un signe de tête satisfait au serveur, qui est maintenant en train de verser les verres.

Sophie est encore en train de réfléchir. Comment pouvait-elle lui expliquer au mieux que ce qui la fascinait tant à Rome, c'était son histoire ? Avec une pelle à la main et en creusant dans la vieille terre sous les projecteurs, c'est ce qu'elle voudrait ! Trouver de petites ruines anciennes et les assembler pour en faire de grandes ruines anciennes. Que cela signifiait pour elle plus de plaisir qu'une visite dans un noble restaurant.

Enfin, elle respire, veut commencer à formuler

À ce moment, le serveur sert les "Pasta Fantastica" de Sophie et les "Spaghetti Pomodore" de Gunnar.

"La cuisine ne peut pas se tromper", explique-t-il. "Vous ne pouvez pas manger ces variantes modernes de pâtes qu'on sert partout."

Sophie sourit poliment.

Il essaie la première fourchette. Quand il le goûte, il ouvre la bouche encore et encore. Il lui avait expliqué une fois que cela stimulerait encore plus le sens du goût. Il emballe d'autres fourchettes avec des spaghettis rouges. Son expression montre une grande appréciation.

"Ils savent cuisiner, les Romains, je leur donne ça."

Plein d'enthousiasme, il a failli vider son assiette, tandis que Sophie enfonçait lentement la fourchette dans son plat.

"Manger n'est pas la seule chose, n'est-ce pas ?" dit-elle.

Il salue le serveur et discute avec lui du choix du vin blanc pour le plat de poisson.

Bientôt, son poisson de Saint-Pierre est apporté sur un élégant plateau d'argent.

 "Magnifique", s'exclame-t-il. Il est grillé à volonté et servi avec des abats.

"Dewy fresh !"

Gunnar commence à manger immédiatement.

"Comment en savez-vous autant sur cette Rome", demande-t-il alors entre deux bouchées de son rumsteck, qui a en fait été rôti en anglais, ce qui le ravit grandement.

"Goûtez le vin. Lumière à l'avant, mais une arrivée fantastique !

"C'est ça la culture ici !" Il agite le vin rouge dans l'élégant gobelet.

"Du vin intéressant !"

Avec délectation, il lèche le jus de viande de ses lèvres avant de les essuyer avec une serviette et de le déposer sur l'assiette sans résidus.

"Voulez-vous aussi un dessert ? Vous n'avez presque rien mangé".

Sophie n'a toujours pas d'appétit. Enfin, ils servent le caffè. En secouant la tête, Gunnar la regarde.

"Alors, que voulez-vous faire demain ?"

Sophie prend une profonde respiration. Elle les compte sans bruit :

"Les Thermes de Caracalla, me suis-je dit, et j'aimerais aller au Forum romain".

"Eh bien, si vous insistez, demain nous irons aux Bains, comment s'appellent-ils déjà ?" Il salue le serveur et explique en allemand la différence entre trois eaux-de-vie de marc mûres sur la carte des boissons.

"Quel genre de personnes paient cet horrible prix d'entrée pour quelque chose comme ça", demande-t-il le lendemain midi, en secouant la tête à l'entrée des Thermes de Caracalla.

"Ce n'est qu'un tas de décombres. Pas étonnant qu'il ne se passe rien ici".

Deux étudiants mesurent la hauteur des citernes, des anciens bassins d'eau et des parties restantes des statues brisées.

Sophie se demande : "Est-ce qu'ils étudient l'archéologie ?

Avec des expressions faciales et des gestes intéressés, ils discutent, pointant des arcs en plein cintre, des colonnes et des restes de murs au sol et notent les explications sur de petits tableaux dans un cahier.

Sinon, Gunnar et Sophie sont seuls dans ce vaste endroit.

Derrière un grand portail, elle voit la grosse Mercedes qui était si importante pour Gunnar. Elle voit dans son esprit le Gourmetrion, l'épicerie fine où elle a toujours travaillé, si proche de la maison des enfants. Elle voit la grande maison devant elle, la grande maison où ils vivent avec leurs enfants.

L'herbe sauvage a recouvert de nombreux beaux fragments de mosaïque de ce bain thermal autrefois magnifique.

"Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi avez-vous l'air si distrait ? demande-t-il.

"Il est tard", dit-elle.

Second afflux

"Je" (Mme Steinmann) et "mon mari"

Enchanteur

La vie professionnelle quotidienne, amère en fait, car ma vendeuse Edith est en vacances, je dois faire son travail aussi bien que le mien, mais quand même : ce soleil de février ! Non seulement je semble être heureux pour mes clients, mais je suis vraiment heureux. Mme Stötzel, mon employée du matin, est enfin là !

 Livraisons de fromage, boîtes de produits frais partout, tout devrait déjà être dans l'entrepôt frigorifique, le téléphone, et même ces clients ! Alors qu'il termine le panier-cadeau commandé pour un cinquantième, un représentant de la fromagerie se tient dans un coin en attendant sa commande hebdomadaire.

Téléphonez à nouveau !

"Oui, Mme Steinmann est là, un instant s'il vous plaît."

Ils ne peuvent tout simplement pas le faire ! Prétendre que je ne suis pas là ! Bien sûr, c'est plus confortable pour vous, si je gronde mes employés en silence. Mme Stötzel me remet le récepteur.

"Le monsieur qui vient de prendre la boîte de vin en cadeau."

Je suis surpris. Herr Dahlmaier ? Y a-t-il eu un problème ? Ai-je oublié quelque chose ? Ai-je fait une erreur ? La boîte s'est-elle effondrée ? C'est un client très sympathique et amical - l'ai-je contrarié pour quelque chose ?

"Bonjour, ici Steinmann", je réponds, avec un point d'interrogation dans la voix.

"Mme Steinmann, je voulais juste vous entendre à nouveau. Vous avez eu un charisme si merveilleux pour moi, je dois vous le dire maintenant. Avez-vous un peu de temps maintenant ?

Sa voix semble très amicale, presque tendre, courtisane. J'ai chaud. Que se passe-t-il ? Comment dire ? Je suis débordé. C'est un jour de travail brillant, Edith en vacances, moi de tout le travail sous haute tension. La porte de notre petit bureau, qui abrite également l'évier, ne peut être fermée car, comme toujours, la vaisselle sale se trouve sur le sol entre la porte et l'évier, au-dessus duquel est accroché le téléphone mural. Le radiotéléphone commandé n'est toujours pas installé.

Mme Stötzel se tient à seulement deux mètres de moi. Sympa, un tel appel, mais aussi très privé. Je bloque :

"Oui, j'ai toujours beaucoup de travail", dis-je de la manière la plus amicale, la plus ouverte et en même temps la plus modérée qui soit. Je flotte. Si seulement Mme Stötzel pouvait enfin partir de là !

"Vous semblez si équilibré, si naturel, si créatif, je vous admire. Je vous admire.

Il y aura une pause. Mon cerveau est vide. Un seul crépitement.

"Je vous emmènerais loin de cet endroit", poursuit-il en riant légèrement, comme s'il avait fait une blague dont la vérité doit être voilée.

"Dînerez-vous avec moi ce soir ?"

Sans attendre de réponse, il demande :

"Mais vous êtes probablement marié ?"

Je veux me fondre, savourer la situation, en profiter à nouveau, yay - je suis une femme ! Ça fait tellement de bien.

Êtes-vous marié ?

Oui, je suis marié à cet endroit.

Mme Stötzel coupe des oignons à deux mètres de moi, quelle excuse dois-je utiliser pour la renvoyer ?

J'aimerais avoir une belle voix maintenant.

"Oui, beaucoup", je dis alors le plus neutre possible, Mme Stötzel ne la regarde pas, et pourtant j'essaie de mettre un léger sourire dans ma voix. Je ne pense pas à mon mari maintenant, ou si, je le suis, et les enfants, omniprésents, bien que j'aurais aimé flirter à nouveau.

"Oui, c'est ça." Sa voix est devenue sans joie, prudente. Son enthousiasme est à zéro. C'est fini. Maintenant, il ne demandera probablement pas : "Combien ?

Il demandera : "Avez-vous des enfants ?

"Oui, beaucoup", j'essaie de l'éviter.

"Combien ?"

Mais cet homme veut tout savoir très mal.

"Quatre."

Pause. Pause. La pause ne se termine pas.

J'imagine que cela va être embarrassant pour lui.

"Ensuite, malgré le fait d'avoir quatre enfants, vous avez gardé une bonne apparence. Félicitations !

Félicitations. Il a l'air si froid.

 "Vous voyez, tout ce stress m'atteint", j'essaie de le retourner lentement. L'homme m'a mis dans l'euphorie, m'a enchanté, je lui suis en fait reconnaissant, je ne veux pas le laisser tomber maintenant.

"Mais même une femme avec quatre enfants est heureuse de cette reconnaissance. On n'entend jamais assez de compliments, je pense".

"Oui, vous avez raison."

Il semble soulagé.

"J'ai été très heureux de recevoir votre appel.

"Très bien, dit-il.

"Alors on se voit à la prochaine boîte de cadeaux ou autre chose"

"Ouais, c'est ça." Il rit à nouveau. "Au revoir, Mme Steinmann !"

"Au revoir, M. Dahlmaier."

Avec un grand sourire, je retourne au magasin. Quelques minutes plus tard, le vendeur de la fromagerie peut quitter le magasin avec une grosse commande, également avec un visage souriant.

Troisième flux

"Susanne" et "Gernhardt"

Hawaii bleu

Susanne a de nouveau vérifié l'heure de départ des billets de Munich-Riem : 16 janvier 1990, 9h50.

Oui, tout était maintenant bien préparé pour son vol.

Gernhardt était déjà à San Francisco depuis huit jours. Il avait réservé le vol de Susanne pour qu'elle puisse lui rendre visite là-bas maintenant.

"Pendant ce temps, je suis passé par les plus importants viticulteurs californiens de la Napa Valley et j'ai commandé les vins", lui a-t-il expliqué.

Il y a deux ans, il avait créé un commerce de gros d'importation de vin à Ismaning, dans la banlieue de Munich, où ils vivaient avec leurs enfants. Afin de pouvoir gérer le commerce de gros du vin, il a remis sans cérémonie son Gourmetrion, une petite boutique spécialisée, à Susanne pour une visite, du moins pour la partie organisationnelle. Ce magasin a constitué la base financière de sa jeune famille et du succès futur qu'elle espérait.

"Vous avez assez d'expérience avec les marchandises et le peu de personnel maintenant", avait-il alors dissipé ses inquiétudes. "Je continuerai à m'occuper de l'aspect commercial des choses. Vous n'êtes pas très doué pour cela".

Susanne a souri à cette phrase, elle ne l'a pas contrariée. Elle connaissait très bien cette phrase de sa mère, il doit donc y avoir quelque chose.

D'une part, Susanne se sentait dépassée par la gestion du magasin, car depuis douze ans, elle n'était intervenue "qu'un instant", à côté des enfants, en l'absence d'une vendeuse. Elle n'aimait pas non plus beaucoup travailler dans le magasin. Elle voulait simplement faire preuve de solidarité avec son soutien. Elle avait aussi toujours aidé dans la boutique de ses parents. Parce qu'ensemble seulement, nous étions forts !

 D'un autre côté, elle était fière de ce nouveau défi, car elle savait que la reconnaissance qui lui serait accordée. Elle avait souvent pu se réjouir de l'admiration que Gernhardt recevait de ses clients, fournisseurs, amis et parents en tant qu'épouse.

"Après mes visites aux viticulteurs en Californie, nous allons tous les deux passer 14 jours de vacances à Hawaii", lui a-t-il dit début janvier. "Les agences de voyage aux États-Unis proposent des vols intérieurs bon marché, j'ai pu le constater lors de ma visite l'année dernière. Je peux réserver cela depuis les États-Unis".

Susanne ne connaissait que trop bien ces décisions spontanées. C'était comme ça dans la maison de son enfance. Il n'y avait que "rapide" ou "trop lent". Elle était habituée à ne pas avoir de temps pour les allers-retours. C'était juste une question de détermination. Il fallait s'impliquer dans les idées rapidement et sans trop peser - si l'on réfléchissait trop longtemps, très souvent une chance était irrémédiablement perdue, elle avait appris, et puis il y avait des problèmes.

\* \* \*

Susanne ne voulait pas dire à Gernhardt qu'elle n'avait pas hâte de partir en vacances. Il n'a pas pu comprendre, pensait-elle. Quand il lui avait tout préparé !

Mais elle s'est sentie traîtresse lorsqu'elle a de nouveau demandé à des familles amies ayant des enfants du même âge si elles acceptaient de prendre leurs enfants. "Oui, bien sûr, Dominik et Markus peuvent rester avec nous à nouveau, ils iront à l'école avec nos deux garçons. Mais au cours de votre dernier voyage, vous avez beaucoup souffert tous les deux, c'est ce que j'ai ressenti", lui a dit Karin. En d'autres termes, l'amie Monika, qui a emmené Lisa chez elle. La mère de Susanne aimait bien emmener le petit Raphaël, mais elle aussi : "Tu m'as souvent accusé de ne pas être là pour toi. Nous ne pouvions pas nous en empêcher, après la guerre nous avons dû reconstruire nos vies. Mais vous ne faites pas mieux que moi à l'époque ! Vous êtes si souvent absent !

Susanne était d'accord avec eux tous. Cela lui faisait mal de laisser ses enfants derrière elle, mais il y avait aussi Gernhardt :

"Vous me retenez toujours", a-t-il dit lorsqu'elle a fait ses vœux.

"J'ai besoin de toi beaucoup plus souvent", l'entendait-elle souvent, et :

"Vous devriez me soutenir." "Nous devons gagner notre vie. Même vous. Vous ne pouvez pas vous en aller comme ça !

\* \* \*

Maintenant, le vol leur pesait. Elle avait alors 34 ans et, jusqu'alors, elle était toujours partie en vacances ou à ses rendez-vous d'affaires en voiture. Elle venait de s'envoler de Munich à Hambourg, de Munich à Düsseldorf, et même à Paris. Rien de plus.

Et si, pour une raison quelconque, Gernhardt n'était pas venu la chercher à l'aéroport ? Que se passe-t-il en cas de modification du plan de vol ? Comment pourraient-ils communiquer ? Après tout, elle a dû changer d'avion deux fois, à Amsterdam et à Londres, ce qui a pu entraîner des retards ! Ils n'avaient aucun moyen de communication. Les téléphones portables, les courriels et l'internet étaient loin d'être courants.

Lorsqu'il est parti il y a une semaine, il n'a même pas pu lui donner l'adresse de son logement. Il voulait organiser tout cela "à partir de là-bas".

Le jour de son départ, le téléphone a sonné à six heures, elle a pu lui parler à nouveau, au moins l'entendre. Malgré la mauvaise connexion, sa voix a eu un effet calmant sur elle, elle a finalement ressenti un sentiment de sécurité. Le taxi est également arrivé ponctuellement à six heures. Gernhardt avait mis deux cents marks dans sa caisse pour cela et pour les dépenses les plus élémentaires du voyage.

\* \* \*

Les petits pains dans l'avion étaient durs comme du béton. Avec du salami et du fromage. Du vrai beurre, après tout. Elle pensait aux mains qui avaient préparé tout cela au petit matin. En fait, elle aussi avait récemment postulé pour un emploi de traiteur dans une compagnie aérienne, mais la concurrence était féroce - et pour peu d'argent, elle ne voulait pas obtenir encore plus de travail manuel que ce qu'elle avait déjà dans son magasin.

Contrairement à elle, Gernhardt avait réalisé le souhait d'une vie avec le Gourmetrion. Manger et boire, c'était la vie, le plaisir et la profession pour lui. Avec beaucoup de passion, il s'est efforcé d'obtenir et de préparer des aliments de grande qualité auprès de bons fournisseurs, reniflant tout ce qui est comestible avec son odorat très développé, dégustant chaque vin très consciemment avec son nez et son palais. Il ne mangeait et ne buvait jamais rien sans une expression de recherche sur son visage, avec laquelle il analysait les ingrédients et les saveurs, puis utilisait des mots pratiqués pour décrire les plus fines nuances de composition, d'arôme ou de degré de maturité.

L'hôtesse a servi le café dans une tasse en polystyrène. Cela a rappelé à Susanne son séjour à l'université. Chaque fois qu'elle prenait une gorgée, elle imaginait qu'elle devait mordre dans le gobelet, et la seule pensée de cela faisait siffler ses dents.

Susanne admire la politesse diligente des hôtesses de l'air. En même temps, elle a scanné leurs visages à la recherche d'impuretés. Pourquoi le dermatologue a-t-il appelé le bouton de Susanne sur son visage la maladie de l'hôtesse de l'air ? Quel stress psychologique avait-elle, Susanne, en commun avec les hôtesses de l'air ?

\* \* \*

Amérique. Elle ne ressentait aucune anticipation, pas même de l'excitation. Elle voulait juste sortir de ce vol sans fin. Arrêt imprévu à New York, aéroport gigantesque, check-out, check-in. Vol de retour annulé, escale de trois heures non prévue. Encore six heures de vol.

Et si, pour une raison quelconque, Gernhardt n'était pas au courant de ces changements ? Que faisait-elle seule à San Francisco si Gernhardt n'était pas là à l'attendre ? Où irait-elle ? Où habiterait-elle ? C'est ce qui lui a fait si peur. Pour elle, le voyage n'était rien d'autre qu'une simple course à faire. Elle aurait préféré passer le temps avec ses enfants, qui avaient été laissés pour compte pendant la période stressante de Noël. Mais au lieu de cela, elle a dû partir si loin ! Elle n'avait pas envie d'aventure. Elle ne connaissait rien de la ville, elle n'y connaissait personne. Susanne n'avait aucune idée de ce qu'elle ferait s'ils n'étaient pas là. La seule peur qu'elle ressentait, comme lorsqu'elle était enfant, c'était de ne pas avoir trouvé ses parents dans la rue tout de suite.

Mais tout se passerait bien, n'est-ce pas ? Gernhardt voulait s'occuper de tout ce qui concernait le voyage, afin de pouvoir tout organiser à la maison et dans le Gourmetrion dans sa hâte. Ce n'est que maintenant qu'elle a réalisé qu'avec les quelques marques dans son portefeuille, elle n'aurait même pas pu prendre un hôtel.

La gestion de l'argent l'agaçait.

"Tu dois mieux gérer ton argent", disait toujours sa mère. Pour elle et sa pensée commerciale, c'était facile. Gernhardt l'a mis dans une veine similaire. "Il vous suffit d'analyser les relevés bancaires et vous saurez quoi faire." Peut-être aurait-elle dû développer sa propre façon de gérer l'argent ? Elle l'aurait fait il y a longtemps si c'était facile pour elle. Elle en avait déjà assez en tête. Elle ne pouvait tout simplement pas faire face à tout.

Il a suffi à Gernhardt de s'occuper de l'argent. Lorsqu'elle s'occupait des enfants, elle les emmenait à l'école, à la maternelle, puis se rendait dans ce magasin, leur fournissait le déjeuner à midi et le dîner le soir, vérifiait les devoirs des trois plus grands, mettait les enfants au lit avec des chansons, des histoires à dormir et beaucoup de patience - pour ensuite s'endormir devant la télévision.

"Comme tu es ennuyeux !" lui disait-il quand il voulait regarder le dernier film à la télévision avec elle.

\* \* \*

San Francisco. A travers la cloison vitrée, elle l'a vu debout. Elle aurait pu sauter pour se soulager ! Il était là.

Mais quand il l'a remarquée, il a levé les bras et a battu des mains avec ferveur devant son visage. "Te voilà enfin", lui dit-il. Il a secoué violemment la tête. "J'attends ici depuis des lustres !" a-t-il appelé et roulé des yeux.

"Un vol de correspondance a été annulé, on ne vous l'a pas dit ?" a-t-elle poussé et s'est jetée à sa poitrine.

"Je n'ai rien pu faire d'autre que d'attendre ici pendant des heures ! Comme si je n'avais rien de mieux à faire ! Il tremblait d'irritation. Puis il lui a donné un baiser. "Comme si nous avions un temps infini ! J'ai vraiment travaillé dur pour que tout soit fait".

Elle le regarda avec incertitude, voulut dire quelque chose, mais il prit sa valise et se dépêcha de sortir du bâtiment de l'aéroport.

\* \* \*

Son commerce de vin est terminé. Tout s'est passé à sa satisfaction, a-t-il dit. Il avait négocié de bonnes conditions, car le taux de change du dollar était très favorable. Ils pouvaient espérer un bon déroulement des affaires, car avec les vins californiens, il pouvait aussi s'adresser à de plus grandes chaînes alimentaires ou à des grands magasins et organiser la livraison de quantités importantes. Il lui a dit fièrement qu'il avait commandé un conteneur entier pour Rotterdam. Entre autres, il avait commandé un conteneur de bateau entier pour Rotterdam à un vigneron renommé travaillant à l'hôtel Intercontinental de San Francisco. Deux nuitées gratuites pour la fin de leur voyage, dit-il ! Un luxe cinq étoiles en or, marbre et bois massif l'y attend ! Une belle transition entre Hawaii et Munich, a-t-il dit. Susanne était heureuse pour lui parce qu'il était si fier de ses succès. Mais en secret, elle a déjà calculé le décalage horaire de neuf heures et l'heure à laquelle elle pouvait joindre ses enfants au téléphone, chez Karin, chez Monika, chez grand-mère.

\* \* \*

Maui. Susanne était bien réveillée depuis six heures, bien qu'elle soit si fatiguée par ce long voyage ! Mais elle n'y a pas réfléchi plus avant, c'est comme ça que ça s'est passé. Après tout, la vie n'est pas une promenade de santé.

Des centaines d'oiseaux de Kolea, dans les luxuriants banians, se saluaient en criant leur bonjour. Plusieurs jardiniers ont dû s'affairer en bas à arroser le terrain pour rendre ce paradis encore plus paradisiaque.

Elle a entendu le battement des vagues. Lentement, il est devenu léger. Il faisait chaud. De son lit, elle pouvait voir l'océan à travers les palmiers. Sauvages et furieuses, les vagues claquaient contre la plage, bien qu'on l'ait appelée l'océan Pacifique !

Gernhardt gisait à découvert entre elle et la fenêtre. Elle a laissé ses yeux se promener sur ses cheveux blonds et son long et large dos. Le ventre, le ventre professionnel, comme il l'appelait, qui s'était encore agrandi lors des derniers déjeuners d'affaires, se trouvait du côté de la fenêtre. Elle s'est glissée sur son lit, s'y est accrochée et a eu l'agréable sensation de le sentir.

Elle aurait maintenant très envie d'aller courir sur la plage ! Avec lui ! Si seulement il venait avec elle ! Comme ce serait bien ! Jogging en couple sur la plage. Oui, maintenant, à sept heures du matin ! Mais elle n'avait pas besoin de lui demander cela. Il ne faisait que secouer la tête sans comprendre et sans se laisser décourager.

Whoosh, le spray a frappé fort. La célèbre plage de Ka'anapali devant sa fenêtre ! Elle était curieuse après tout ! A huit heures, elle est finalement descendue seule. Les hautes vagues des maisons se sont poursuivies sans relâche. Hawaii.

Les deux. Rien que vous deux. Finalement, elle a commencé à s'amuser. Pas de courses importantes à faire pour l'instant, pas d'obligations sociales. Lui et elle, en couple, dans leur nid d'amour Hawaii, loin de tout ce qui devait fonctionner.

Elle était complètement en harmonie avec elle-même lorsqu'elle passait pieds nus devant des personnes élégamment vêtues, à travers le spacieux complexe hôtelier avec tous ses bars et ses salles à manger, où l'on pouvait commander un cocktail le matin et où la cuisine polynésienne était servie à midi et le soir.

Oui, cette cuisine les a tous les deux ravis. Les légumes frits croustillants, presque crus, enrichis de tofu et seulement assaisonnés d'un peu de sauce soja ; les cuisses de poulet, de canard et de lapin juteuses grillées, aigres-douces badigeonnées ; le porc luau ; les plats du Japon voisin : sushi et sashimi au riz ; le poi, la bouillie d'écorce de Tama, non, mais ce n'était pas nécessaire, ils détestaient tous les deux.

Après deux jours :

Ont-ils fait une excursion d'observation des baleines ou de plongée en apnée ? Vous avez vu un hélicoptère ? Ou rien du tout ? Allongé sur la plage, dans le vent chaud, nageant de temps en temps, en plein air, dans la mer chaude ? Qui l'a poussée ? Pourquoi se disputer ? A chaque fois, ils ont rapidement trouvé une décision commune. Quels étaient les enjeux ? Ont-ils pris un Banana Daiquiri ou un autre Blue Hawaii en passant devant le bar ?

Il n'y avait pas de calendrier en place pour savoir quand il fallait faire quelque chose. Pas d'amis à qui prouver leur valeur, pas d'enfants qui ne s'arrêteraient pas tant que leurs souhaits particuliers ne seraient pas satisfaits.

Après quatre jours :

un voyage en petit avion à la plage de Waikiki. Royal Pineapple Drink au bar extérieur de l'hôtel Royal Hawaiian. Puissants bouquets de glaïeuls dans de puissants vases. Pina Colada. Honolulu. Blue Hawaiian. Mai Tai. Chi Chi. Hôtels. Les gratte-ciel. Diamond Head. Hofbräu. Hofbräu !

Enfin, de la bière pour Gernhardt. La bière de blé a le goût de la maison, dit-il. Une jeune Hawaïenne à la peau brune, la serveuse, s'est assise sur les genoux de Gernhardt et lui a entouré le cou pour la photo exotique qu'il voulait montrer à ses amis à la maison. "Hofbräu Waikiki" était écrit sur son dirndl.

Les plantations de bananes. La mer sauvage. Les surfeurs à sa ligne de réfraction.

Pendant deux semaines, ils ont joué au jeu hawaïen insouciant.

Tous les jours à huit heures du matin, elle appelait les enfants les uns après les autres dans leur famille d'accueil. Il était sept heures du soir à Ismaning et tout le monde était à portée de main. Le regret de Susanne de ne pas être avec eux l'a fait tomber encore et encore. Mais les enfants avaient l'air joyeux. Et l'environnement séduisant qui les entourait a immédiatement captivé leurs sens à nouveau.

\* \* \*

De retour à l'aéroport, Susanne a probablement réagi une seconde après lui, se demandait-elle. Les mains jetées au ciel, haletant, il semblait lutter avec elle, cette incompréhensibilité de la personne. Comment pouvait-elle faire la queue au guichet "2" (deux personnes) alors qu'il n'y avait qu'une personne qui faisait la queue au guichet "1" à gauche ! Comment a-t-elle pu !

Il a secoué violemment la tête et a levé les yeux comme pour souligner sa désapprobation. Il a de nouveau levé les mains quand elle est revenue vers lui, effrayé.

"Je n'ai pas vu la gauche", s'excuse-t-elle. "Je suis juste allé à un comptoir ouvert et j'aurais attendu mon tour."

"Tu n'es jamais pressé !" lui dit-il en grognant. "Je dois toujours m'occuper de tout !"

Elle s'est sentie comme un idiot, comme elle le fait souvent. Elle a remis sa tête en place, le dos rond.

Elle n'avait pas vu l'interrupteur de gauche. Elle avait été très calme, elle n'avait pas besoin de se dépêcher. Vous aviez encore le temps, n'est-ce pas ? pensa-t-elle et elle trouva cette confirmation sur sa montre-bracelet.

Pourquoi a-t-elle toujours tout fait de travers à ses yeux ?

Elle était à la fois déprimée et en colère contre elle-même. Cela ne pouvait être qu'un jeu ! Elle n'aurait pas pu croire un seul instant que sa patience était enfin retrouvée pour la vie. Son souci touchant pour son bien-être, qui était si bon pour elle, qu'elle désirait ardemment, pour lequel elle était enfin avec lui, pour lequel elle travaillait tant. C'est pour cela qu'elle l'avait épousé après tout ! Le bien-être que lui seul pouvait lui offrir ! S'il, s'il prenait seulement le temps de marcher à côté d'elle. Au lieu de cela, il a continué à la traîner derrière lui. Il devait aller vite, vite. Mais elle n'a rien dit. Elle ne voulait pas de discorde, elle ne voulait pas s'expliquer, il ne le comprendrait pas de toute façon, pensait-elle. Et je suis sûr qu'il avait raison. Elle était peut-être trop lente.

Le soir, elle écrit dans son journal, anxieuse :

"Je ne peux pas me défendre. Une main fantomatique me tient en bas. Je nage, avec beaucoup d'efforts, contre tout ce qui me pousse à faire des efforts. Je ne veux pas me laisser dériver - non - j'ai certainement mes idées - oui - seulement il ne les comprendrait pas - non - je veux lui faire comprendre - oui. Et puis je parle, j'explique, je lui montre. Puis je m'éloigne un peu - mais alors je me lave, son tourbillon me saisit à nouveau, me jette en arrière. Ce sont ses mots, son attitude, quand il se tient là comme ça, en agitant ses mains, un esprit, comme maman le faisait quand j'étais enfant, juste comme ça. Il n'y a rien que je puisse faire à ce sujet.

\* \* \*

Il leur restait maintenant deux jours à San Francisco. Susanne a essayé de comprendre les expériences de Gernhardt.

 "Vous devez voir le Golden Gate", a-t-il dit. Mais Susanne ne pouvait pas partager son enthousiasme. Souvent, elle avait déjà vu une photo. La seule chose qui était nouvelle pour elle était que le Golden Gate était orange, un orange moche, pensait-elle, comme le plomb rouge, qui servait à peindre le fer. Non, en fait, elle n'a pas aimé le pont. Mais elle n'a pas voulu contredire Gernhardt. Non pas qu'il se soit encore fâché !

Elle l'a suivi avec ses amis, qu'il avait rencontrés lors de sa tournée d'achats de vin, pendant les deux jours suivants, avec très peu de mots. Amicalement, poliment, toujours souriant. C'était donc le Fisherman's Warf. Bien, bien. Elle avait lu avec enthousiasme dans son guide de voyage sur le vol qui la menait ici qu'il faut absolument manger des crabes sur du pain au levain ici. Elle aurait aimé essayer cela maintenant. Mais les autres voulaient visiter un vrai restaurant plus tard.

Dans un bon restaurant de Chinatown (que Susanne n'a pas trouvé aussi étroit qu'ils le disaient tous, car il était plutôt exigu chez elle avec la grande famille et dans sa petite boutique exiguë, mais elle a gardé cela pour elle), ils mangeaient du canard chinois. Ensuite, les amis ont grondé l'animal "canard sauteur", car ils avaient tous un "estomac qui saute" après le repas et ils se sont sentis malades jusqu'au soir. Dans son livre, Susanne avait peint quatre bons restaurants chinois dans l'avion. Mais elle n'avait rien dit. Elle préfère se taire. Non pas qu'elle ait dit quelque chose de mal et qu'elle ait embarrassé Gernhardt. De toute façon, elle ne pouvait pas se souvenir de tout ce que les autres savaient déjà, elle comprenait à peine son argot californien.

\* \* \*

Dans un moment inaperçu, elle rêvait :

Je suis assis à une table, quelque part au milieu de la ville, je parle à mes voisins, je leur demande quelque chose, ils me demandent quelque chose, je teste mes connaissances acquises pendant neuf ans de cours d'anglais, je ne m'entends pas si mal, je pense à la perfection ou à l'imperfection, je veux dire, pour prendre la bonne décision, j'utilise l'infinitif après "ask" et "want", puis le simple ing-form, après "succeed", je connecte le son correctement avec "in" ...

"Allez Charlie, on y va", a-t-elle entendu.

Elle aurait aimé rester dans la petite épicerie chinoise pour absorber le parfum exotique mélange de santal et de myrrhe et mille et une nuits, afin de saisir les nombreuses choses étranges. Elle était si lente, elle voulait passer beaucoup de temps ici et être étonnée, elle était perdue dans son regard, ne pouvait pas saisir les innombrables petites choses magnifiques à la fois, voulait acheter l'une ou l'autre comme souvenir. "Allez, Madame, on continue !" Elle s'est libérée de son absorption, a secrètement payé quelques chaînes de fleurs à la caisse et s'est remise à courir après les autres.

Les boutiques touristiques mal vues la fascinent. Ils avaient tant d'idées à se vendre, de drôles de signes, de présentoirs attrayants, oh, ce que vous pourriez apprendre ici, combien d'idées pour votre propre boutique vous pourriez voir ici ! "Vous pouvez trouver cela partout", ont dit les autres et les ont éloignés.

Mais Susanne n'était plus avec eux dans ses pensées. Déprimée, elle est plongée dans un état de reproche désespéré. Je ne peux pas m'en mêler ! Je suis trop ennuyeux pour eux ! Ils s'amusent ensemble, il suffit de les regarder ! Sauf moi. Qu'est-ce que je fais de mal ?

Suis-je condamné à errer seul dans le monde pour être heureux ? Ce n'est pas parce que je ne peux pas exprimer clairement mes souhaits aux autres ? Ne signalerai-je la souffrance à ce monde que dans dix ans avec le sourire figé de la Joconde ?

Coulée, elle a trotté derrière les autres.

Mais être rebelle signifierait aussi mettre mon mariage en danger, pensait-elle. Il faudrait alors que je me dispute avec Gernhardt jour et nuit. comme le font encore mes parents. Je déteste ça ! Non, je ne veux pas que tu détestes ça. Je veux un bon mariage. Je vais me taire !

\* \* \*

Même dans les mois qui ont suivi, depuis longtemps déjà, Susanne a gardé le silence. Elle n'a tenté de s'affirmer que lorsque son col a éclaté, que son fil de chapeau s'est déchiré, que seule la cerise sur le gâteau a disparu, que ...

Puis les gens autour d'elle se sont interrogés sur elle, le silence, le calme, toujours à l'abri. Et Gernhardt a pu la faire taire à nouveau avec quelques expressions fortes contre lesquelles elle ne connaissait aucun argument.

 "Tu t'éloignes de moi", a-t-il dit lorsque Susanne a essayé de lui exprimer ses pensées. "Tu me laisses seul avec mes soucis !" et "Tu n'es pas de mon côté !" Mais elle ne voulait ni se séparer, ni le laisser seul, ni se retourner contre lui. Elle ne pouvait pas lui faire comprendre qu'elle ne voulait pas être seulement son appendice.

\* \* \*

Les situations de glaçage bruyantes sur les gâteaux ont augmenté de plus en plus, le bien-être de Susanne a diminué de plus en plus. Les quatre enfants, le trion gourmand et son grossiste en vins ont exigé toutes leurs forces. Il y avait de moins en moins d'occasions d'avoir des conversations calmes et réfléchies avec Gernhardt, ce qu'elle voulait tant, ce qu'elle estimait si nécessaire, et de plus, elle comprenait Gernhardt. Pendant son temps libre limité, il voulait inviter des amis et faire des fêtes, et pas seulement parler. Et prenez aussi des vacances, mais avec des amis rigolos !

Le séjour à Hawaii s'était également terminé par une fête amusante avec de nombreux amis et de nombreux cocktails. Une fois de plus, Susanne avait apporté du plaisir et du pouvoir, elle s'était occupée de l'organisation avec agilité et rapidité, avait rangé sa maison, avait soutenu les talents culinaires de Gernhardt dans la cuisine, avait bien dressé la table avec la série d'assiettes et avait fourni les bons verres pour sa sélection de vins, qu'il avait apportés dans une caisse solide car les conteneurs d'expédition avaient besoin de plusieurs semaines pour être livrés : les élégants verres à pied étroit pour les vins blancs, les opulents calices pivotants pour les rouges. Plusieurs d'entre eux pour chaque personne, afin de pouvoir comparer les nouveaux cépages entre eux.

De drôles de décorations étaient venues à l'esprit de Susanne, comme un bar pour les nombreux cocktails prévus, elle a installé la longue planche de surf du garage dans le salon, avec bonne humeur elle a accueilli ses amis à la porte et a accroché une chaîne de fleurs de l'épicerie chinoise autour du cou de chacun d'entre eux. Oui, les deux étaient une équipe bien rodée devant les invités.

\* \* \*

À partir du mois d'août, il a fallu procéder à des achats pour le commerce de Noël afin de profiter pleinement de la période de vente la plus forte de l'année. À partir de la fin septembre, des livraisons spéciales sont arrivées quotidiennement, qui ont dû être logées dans le petit magasin avec la petite cave. Afin de pouvoir traiter les nombreuses commandes supplémentaires attendues pour les paniers cadeaux, les coffrets cadeaux de vin et les nombreuses commandes de services pour les fêtes de société de Noël. Décembre serait à nouveau un mois d'horreur pour Susanne. Les enfants allaient de nouveau courir à ses côtés. Elle ne pourrait pas non plus aller aux fêtes de la Saint-Martin, de l'Avent, de la Saint-Nicolas, aux fêtes de Noël à la maternelle et dans les écoles cette année. Alors que Gernhardt se réjouirait des bonnes ventes et du prochain voyage à Hawaï, qu'ils pourraient à nouveau s'offrir.

\* \* \*

Les intervalles auxquels Susanne cherchait à se reposer devenaient de plus en plus courts. De plus en plus souvent, elle fait des erreurs de planification dans le magasin. Elle a oublié des rendez-vous pour lesquels des buffets froids ont été commandés - comme c'est embarrassant ! Comme c'est ennuyeux pour les clients. Ou bien elle n'a pas prévu suffisamment de personnel, ce qui a entraîné beaucoup de stress dans le magasin. Elle a pris de mauvaises décisions lors de la commande de marchandises, de sorte que de nombreux articles sont partis trop tôt ou ont été abîmés en raison de quantités excessives. À la caisse, elle se retrouvait souvent à rendre la monnaie de la mauvaise manière - pire encore, les clients le découvraient généralement avant qu'elle ne s'en aperçoive. Elle ne pouvait presque plus lire sa propre écriture, elle écrivait ses notes de façon si arachnéenne, nerveuse et impure. "Maman, qu'est-ce que j'ai dit ? Vous n'avez pas écouté à nouveau", ont réprimandé les enfants.

Elle était fatiguée. Toujours fatigué. Pas seulement physiquement. Elle ne pouvait plus se ressaisir.

Les nombreuses invitations, qui étaient l'élixir de vie pour Gernhardt, devinrent ennuyeuses pour elle, bien qu'elle ait toujours aimé avoir des invités. Pas de repos, pas d'arrangements ! Chacun n'a décidé que pour lui-même ! Toujours en train de courir après les délais, en essayant de faire en sorte que tout fonctionne ! Les enfants se sont mutinés lorsqu'il s'agissait d'accomplir les tâches dans la maison, ils ne faisaient plus leurs devoirs avec soin, les professeurs appelaient Susanne, pas Gernhardt. Elle avait senti depuis longtemps que ses enfants avaient aussi besoin de plus d'attention, chacun d'eux, de silence, de parler, de jouer, parfois aussi avec eux, les parents, et pas toujours en les envoyant chez des amis.

Cela devrait-il se poursuivre pendant les vingt ou trente prochaines années ? N'y avait-il rien de plus beau ? C'était la vie ? De telles questions ont été soulevées en elle à plusieurs reprises. Elle aurait aimé s'occuper davantage d'eux, mais à qui aurait-elle pu parler ? Tout était juste pressant, toujours rapide, pas le temps de souhaiter, juste faire son travail, c'est tout !

Lorsqu'elle a finalement interrogé Gernhardt à ce sujet, sa réponse a été : "Bien sûr que j'aime mes enfants. Mais ils grandissent et alors ils n'ont plus besoin de nous. Mais j'ai besoin de vous. Nous devons tous deux veiller à nos propres progrès, car alors nous n'aurons que l'un l'autre.

\* \* \*

Le 11 novembre, le grand dîner de l'Oie de Saint-Martin était prévu dans la maison. Les parents, les frères et sœurs et leurs familles viendraient leur rendre visite, comme ils le font chaque année.

Susanne était terrifiée. Elle a vu une montagne de travail devant elle, et elle était si épuisée. Elle était si infiniment fatiguée ! Elle a voulu annuler.

"Vous ne pouvez pas me faire ça", a réagi Gernhardt à son souhait. "C'est une si belle tradition. La fête a toujours été si merveilleuse".

 "Viens m'aider dans la cuisine", s'écria alors Gernhardt à la Saint-Martin, dans la chambre où Susanne s'était allongée, plus épuisée que jamais.

Elle était allongée là. Il voulait se lever.

Bien sûr que je vais vous aider. Ils seront tous là bientôt. Je dois aider.

Je voulais me lever. Que s'est-il passé ?

Elle était juste étendue là, collée au sol.

"Je ne peux pas", chuchota-t-elle.

"Descends, j'ai besoin de toi !"

"Je ne peux pas." De toutes ses forces, elle a essayé de répondre plus fort, une fois de plus, afin qu'il puisse l'entendre.

"Je ne peux pas ! Je ne peux pas".

"Vous ne pouvez pas. Je suis censé tout faire seul ou quoi ? Parce que tu veux te sauver comme une vieille grand-mère ?"

"Je ne peux pas !"

Susanne est restée allongée là. Elle voulait se lever. Elle voulait lui donner un coup de main, comme toujours. Elle voulait...

Elle ne pouvait pas bouger. Elle était sur son lit. Elle s'est ordonnée de se lever. Mais ses jambes ne se sont pas levées. Pas un pouce. Comme s'il était attiré sur le matelas par un puissant aimant. Ses bras - rien. Rien ne pouvait les faire bouger. Même ses doigts ne bougeaient pas. Elle souhaitait pouvoir se lever. Bien sûr, elle voulait se lever et aider. Mais elle ne pouvait que respirer :

"Je ne peux pas."

Gernhardt était monté et se tenait près de son lit.

"Tu ne veux pas !" lui cria-t-il avec colère, leva les bras en l'air, roula les yeux. En de brefs mouvements, il secoue la tête avec impatience. "Vous ne pouvez pas rester couché là !" Dans ses yeux se trouvait l'horreur indignée. Les invités étaient sur le point d'arriver. Dans la cuisine, la table n'était pas encore mise, le vestiaire de l'entrée débordant encore de vestes d'enfants et de nombreuses chaussures, personne ne pouvait passer.

Oui, elle le savait. Susanne avait toujours rangé la maison. C'est ce que Gernhardt voulait, lorsque les invités ont été annoncés.

"Vous ne pouvez pas recevoir des invités comme ça, vu comment les choses sont ici !", lui cria-t-il. "Et tu te couches dans ton lit et tu veux jouer à la madame !"

Susanne était allongée là, sans bouger.

 "Maintenant, ressaisis-toi et lève-toi !"

"Je ne peux pas bouger."

Se tordant les mains, secouant violemment la tête et criant fort, Gernhardt se rend dans les chambres des enfants. Il a arrêté les enfants pour aider au nettoyage et à la décoration. Ils ont immédiatement obéi à son ton de voix acéré. Susanne a entendu le cliquetis de la vaisselle, le cliquetis des verres sur la table, le bruissement des sacs dans lesquels on avait fourré des chaussures pour les faire disparaître dans la cave avec tous les jouets qui traînaient. Les odeurs d'oie et de canard de la cuisine se sont retrouvées dans sa bouche. Oui, elle voulait aider, elle ne voulait pas le laisser seul avec tout ça, elle voulait faire sa part, comme toujours, elle ne pouvait pas le laisser seul maintenant -

Un désordre sauvage dans sa tête. Mais son corps est resté immobile. Elle a fait appel à toute son imagination et s'est demandé avec désespoir comment elle pourrait s'habiller de façon plus inconfortable et plus rapide que prévu, si elle avait vraiment besoin de se coiffer.

Une fois de plus, elle a essayé de détacher ses jambes du matelas et de les soulever du lit.

Lorsqu'un gros pleur l'a attaquée. Elle pleurait, pleurait, pleurait, sanglotait fort, de plus en plus fort, maintenant elle se mettait à pleurer aussi, elle entendait Gernhardt gémir d'en bas, et puis la sonnette a sonné.

Elle sanglotait fort. Les enfants sont venus la voir à tour de rôle, Lisa, Raffael, Dominik, Markus, ils lui ont demandé, désemparés, ce qui se passait avec maman, mais elle n'a rien trouvé d'autre qu'un évanouissement : "Je ne peux pas me lever.

Même lorsque sa jeune sœur est venue dans son lit, elle ne pouvait pas en dire plus.

"Ne fais pas le bébé", elle aussi a poussé et tapé du pied avant de quitter la chambre.

"Elle ne va pas bien", a-t-elle entendu Gernhardt expliquer à la famille, "laissez-la tranquille aujourd'hui. Elle ne peut pas descendre".

En fait, elle a enfin été laissée seule. Sa tension alterne avec un essoufflement impuissant, des sanglots renouvelés et un vide intérieur. Quand personne n'est entré dans sa chambre pendant un long moment, elle a finalement ressenti un calme profond. Elle a senti ses membres s'enfoncer encore plus dans le lit. Puis elle a pu enfin s'endormir ; elle a dormi et dormi. Les autres l'ont juste laissée dormir jusqu'au lendemain après-midi.

Les jours et les semaines suivants, avant Noël, Susanne ne pouvait travailler qu'à moitié. Elle a fait son devoir du mieux qu'elle a pu, mais il n'y avait pas d'élan, ce que les clients et les amis et Gernhardt appréciaient tant chez elle, la vitesse athlétique, les décisions rapides, les rires joyeux, la "joie de vivre éveillée", dont ils l'avaient souvent attestée.

Gernhardt, qui a dû reprendre de nombreuses activités de Susanne, est devenu de plus en plus agressif. Il ne pouvait tout simplement pas tout gérer, et sa femme se retenait dans son engagement, il l'accusait à voix haute.

"Que tu me laisses tomber comme ça ! En cette période de Noël ! Où nous réalisons près de la moitié de notre chiffre d'affaires annuel ! Vous ne pensez jamais à la façon dont nous devrions vivre, n'est-ce pas ? a-t-il réagi avec colère. "Mais l'argent n'est pas si important pour vous", se moquait-il. Susanne était très déprimée par sa faiblesse. Elle a toujours été la femme de pouvoir ! Certains clients l'ont qualifiée de surtype. Elle voulait retrouver son énergie. Courir, courir, pouvoir, oui, elle voulait travailler.

Aucune chance. Susanne est restée faible.

Plusieurs semaines. En janvier.

Gernhardt restait reprochant.

"Vous vous retirez de notre responsabilité commune !"

"Vous me laissez seul avec le magasin, alors que j'ai aussi le commerce de gros du vin !"

"Vous savez très bien que je ne peux pas le faire seul !", et :

"En janvier, quand j'ai voulu retourner à Hawaii avec toi !"

Susanne a été effrayée parce qu'elle n'en pouvait plus. Le diagnostic de "dépression" - elle l'avait déjà entendu - ne lui aurait apporté aucun soulagement. C'était un état d'ostracisme dont les gens ne parlaient qu'à huis clos et sous la menace d'une arme.

Ce qu'elle voulait par-dessus tout, c'était s'allonger et mourir. Elle n'aurait alors plus à se soucier de rien, à se justifier auprès de personne. Il suffit de s'allonger.

Les enfants, seulement les enfants, pas Gernhardt, lui passaient par la tête. Non, elle ne pouvait pas les laisser comme ça. Elle voulait vraiment être plus présente pour eux. Mourir, non, elle ne les aiderait pas à cela, au contraire, elle les laisserait à nouveau seuls. Mais par où commencer, comment commencer à changer quelque chose - et quoi à la fois ? Comment a-t-elle pu sortir de cette vie bien ancrée ? Gernhardt, le gagne-pain, le commerce, la vente de vin en gros, la maison, les amis communs. Tout était entrelacé, ses chemins étaient entrelacés, comme un noeud gordien très, très dur.

Mais comment le démêler ? Avec quelle épée, à quel moment ?

Peut-être qu'elle se mettait effectivement à la queue. D'autres étaient également malheureux. Karin, par exemple, l'avait choquée en apprenant qu'elle avait un cancer du sein et devait être opérée. Au contraire, Susanne, elle allait bien, n'est-ce pas ?

"Maman, tu as besoin d'être réparée aussi", lui demandait le petit Raphaël un soir en le bordant.

Elle l'a regardé avec perplexité, puis a éclaté d'un rire soulagé.

Elle a pris son petit fils dans ses bras et l'a pressé tendrement contre elle.

"Non, maman n'a pas besoin d'une opération", dit-elle en souriant.

La petite chérie savait exactement ce qu'il fallait faire. Bien sûr ! Oui, elle a dû aller faire des réparations. Elle a dû se l'avouer. Elle était malade. Pas vraiment, mais vraiment - elle était malade. Elle a dû aller là-bas, à la clinique psychiatrique. Dans la Münchner Strasse, elle avait vu le panneau. A quoi d'autre servaient-ils ? Oui, ils l'étaient aussi pour elle. Et pour Raphaël. Ils y réparaient sa mère. Et pour Lisa, Dominik et Markus, elle franchirait le pas.

Oui, elle prendrait un rendez-vous. Oui, elle voulait revivre sa vie, en force, en puissance, elle voulait redevenir un super type pour ses enfants.

Gernhardt ? Il ne serait pas en mesure de l'aider. Non, il ne pouvait pas. Pas pour lui. Pour elle-même, elle aurait besoin de toutes ses forces maintenant.

Il y a quelques jours, elle a eu un client dans le magasin qui lui a littéralement dit : "J'aime ma vie. Que devait-il se passer pour qu'elle, Susanne, puisse prononcer une telle phrase ? J'aime ma vie.

Son petit Raphaël lui avait appris la réponse. Elle devait être réparée ! Son roulage était ralenti par trop de frottements. Il manquait peut-être juste un peu d'huile ?

Le lendemain, elle avait rendez-vous avec son contact.

"La première chose à faire est de demander un traitement, de préférence une cure de maternité".

"Un remède ?"

Susanne a été effrayée. Partir quelque part à nouveau ! "Où ?

"Où voulez-vous aller ?"

Susanne regardait d'un air incertain le visage amical qui se trouvait derrière son bureau. A-t-elle vraiment été autorisée à faire des demandes ici ?

La femme l'a regardée avec impatience.

Cela a-t-il été possible ? Un seul bruit de cliquetis dans la tête de Susanne. Elle a de nouveau regardé la femme.

Susanne voulait tellement aller en mer du Nord. Il doit y être incroyablement beau. Mais Gernhardt n'avait jamais voulu aller que dans le sud, en Italie, dans le sud de la France, où il pouvait déguster et acheter ses vins pour son entreprise. Ou à Hawaii...

Puis l'expression de Susanne a repris. Elle a dit d'une voix ferme :

"Vers la mer du Nord. Je veux aller en mer du Nord".

La dame a fait un signe de tête.

"Avec Raphaël, mon plus jeune."

De nouveau, la dame acquiesce. Était-ce vraiment si simple ?

Susanne s'est penchée en arrière sur sa chaise.

"Oui, à la mer du Nord."

"...pour les réparations", a-t-elle ajouté en souriant.

Quatrième affluent

"Mme Fall" et "son mari"

Mme Fall et son M. Psychologue

Supposons que vous soyez une femme de trente-huit ans, de bonne humeur et en pleine crise de la quarantaine, et que vous vous sentiez constamment surveillée, comme si vous souffriez d'une manie de la persécution. Les gens disent alors que vous pouvez faire quelque chose : Vous devriez voir un psychologue.

Il n'y a rien de mal à cela.

Et ce n'est que parce que les psychologues sont souvent logés au quatrième étage d'un vieux bâtiment restauré, derrière une grande porte d'entrée grinçante, derrière des petites portes d'ascenseur anciennes, derrière les regards perçants de la réceptionniste, qu'il se dégage une impression que l'on connaît de l'époque où, dans la salle d'attente du dentiste, les injections douloureuses n'étaient pas si fréquentes. Et vous vous souvenez dans la salle d'attente de tout ce que vous avez lu sur l'inconscient et sur les pulsions, sur la psychologie des profondeurs, sur les rêves, sur la répression, sur l'adaptation de l'enfance, sur le para et le psi, et sur la distance qui peut encore être parcourue jusqu'au bon Dieu.

Et puis la porte s'ouvre pour Frau Fall, trente-huit ans, toujours de bonne humeur et en pleine crise de la quarantaine. Et il n'a ni blouse blanche, ni lunettes épaisses, ni regard pénétrant. Il la salue poliment comme un écolier et il ne l'aide pas à enlever son manteau. Pendant qu'elle suspend son manteau sur le cintre, elle se sent à nouveau observée et elle s'imagine qu'elle doit se dépêcher pour ne pas avoir l'air de provoquer son aide.

Et il n'y a pas de canapé du tout, mais elle est reléguée dans un fauteuil par le grand garçon sympathique qui se trouve à l'avant.

Et tandis qu'il lui demande prudemment de raconter son malheur, elle ne sait pas où regarder, et elle a l'impression d'être dans un placard de verre, dans lequel elle ne peut rien cacher sans que cela soit secoué de face, de derrière, de côté, de partout, pas le ventre de deux kilos des derniers jours de paresse, non pas qu'elle ait passé la nuit chez une amie pour la dernière fois parce que son mari ne voulait pas d'elle, non pas quand elle s'est levée ce matin, non pas combien de jeunes hommes à l'air si enfantin elle a séduit, et elle craint le Mene mene tekel u-parsin : Comptée, pesée et divisée, elle ne veut pas être divisée ici !

Et puis elle se souvient du dernier salon de l'automobile, de la voiture à l'avant brillant et garni, et de la façon dont elle voulait vivre l'expérience de l'intérieur : Quelle était la puissance du moteur et sa vitesse de zéro à cent, et s'il était également protégé par un airbag et quels étaient ses inconvénients par rapport à ...

Car il est là, le psychologue, avec de grands yeux ambrés participants qui ne la lâchent pas, avec une bouche finement incurvée aux lèvres définitivement douces qui, vue de sa droite, peut grimacer à un sourire malicieux dès qu'elle dit vraiment la chose honnête, et avec des fossettes lorsqu'il sourit, et les mains fines qui rendent ses mots vigoureusement clairs, et avec une taille d'homme idéale, au moins quatre-vingts, et ses réponses viennent vaciller, et entre les deux, elle remarque que "excité" et "grossier" entrent dans le vocabulaire de ses enfants adolescents.

Et voilà qu'il est assis en face d'elle, les jambes croisées dans un jean impeccable, la tête, d'environ trente-cinq ans, avec la coupe du garçon droit, reposant sur la main du psychologue, sur son bras sportif, sur le dossier de son fauteuil, tandis qu'il la regarde avec sympathie, et voilà à quel point il a l'air câlin, câlin de garçon dans son pull norvégien avec la fermeture éclair légèrement ouverte et le col de chemise blanche lâche en dessous, et de toute façon, il pourrait au moins porter une cravate ici !

Donc, si le psychologue peut s'asseoir là et que le jeune Dieu est autorisé à jouer, et si elle doit jouer à la voiture de verre et qu'elle se sent nue, et s'il pouvait réfléchir à la puissance qu'elle a, à la vitesse à laquelle elle se déshabille, si elle se protège, à sa performance par rapport à ... mais en tant que femme à trente-huit ans, encore de bonne humeur et en pleine crise de la quarantaine, avant d'être comptée, pesée et jugée trop lourde dans le dur flot inhibé de la parole, vous pouvez alors arracher le manteau du cintre et le mettre rapidement, pour que le saint n'ait pas besoin de vous aider, et vous pourrez alors vous précipiter, en passant devant la réceptionniste au regard jubilatoire, en bas dans le petit vieil ascenseur de quatre étages, pour sortir par la grande porte de sortie grinçante du vieux bâtiment magnifiquement restauré.

Cinquième flux entrant

"Siglinde" et "Gerold"

Fantômes

Siglinde tenait la liasse de papier dans ses mains, perdue dans ses pensées. C'est l'un de ses premiers documents écrits sur un PC, encore à l'époque où elle avait connu tant de chagrin. Comme elle avait été fière de tenir tête à Gerold et de suivre un cours d'informatique. Avec le nouveau programme word, elle pourrait maintenant facilement éradiquer les fautes de frappe. Le bruit sourd avec lequel les fichiers étaient stockés sur le disque à cette époque lui revenait maintenant aux oreilles.

Plusieurs générations de PC sont passées depuis lors, les disquettes ont disparu depuis longtemps, et de nombreux fichiers ont été perdus à cause de changements de PC ou d'erreurs de mémoire, voire de virus. Au moins, cette version était encore disponible ici, imprimée sur du papier perforé par une imprimante matricielle de l'époque. Jusqu'à présent, elle n'avait pas pu se résoudre à jeter les draps.

Cependant, l'écriture était parfois très fanée, après tant d'années de va-et-vient d'une pile de papier à l'autre, d'un mouvement à l'autre.

La date était encore facile à lire, et elle a calculé : elle avait 39 ans à l'époque, son mari Gerold en avait 41. Quelle époque difficile ! Elle a mis trente pages sur papier pour son psychologue, a traité son enfance en détail et a suivi les "Instructions pour un rapport pour votre psychothérapeute" comme un questionnaire.

"Allez-vous revoir le psychohexer ?", avait dit Gerold lorsqu'elle s'était traînée d'un psychologue à l'autre, sans succès et désespérément. Elle aurait bien pu avoir besoin de soutien, car à l'intérieur, elle était dans le chaos - et la peur. Elle devrait se rendre avec son âme. Un psychologue utiliserait des outils qu'elle ne pourrait pas simplement toucher. Il les utilisait pour fouiller dans son monde souterrain et mettre sa vie en péril. Même si elle était déjà mal en point. La compagnie d'assurance maladie a payé pour plusieurs de ces leçons d'essai. Jusqu'à ce qu'elle se décide pour M. Wieland. Il avait semblé très digne de confiance dans sa façon de lui demander et de lui répondre.

Mais en fait, ce n'était pas une décision qu'elle avait prise elle-même. En fait, elle était tout simplement à court de force. Elle avait été constamment tourmentée par une violente agitation intérieure qui a mis à sac son esprit, son corps et son âme, ce qui lui a coûté une énergie infinie, si bien qu'en fin de compte, son épuisement a été le facteur décisif : "Je vais le prendre, il doit m'aider maintenant, immédiatement ! Je ne peux pas continuer !

Gerold semblait ne pas pouvoir comprendre son état d'épuisement.

"Vous êtes un cas pour la maison de fous", a-t-il commenté les efforts de Sig Linde pour améliorer son état.

Ce n'est que des années plus tard, lorsqu'elle a pris un peu plus de distance par rapport à elle et à lui, qu'elle a commencé à soupçonner que ces déclarations, qui la blessaient tant, étaient le résultat de son propre désespoir. Dans cette situation nouvelle et déroutante pour lui, il craignait que sa femme ne change de cap - sans lui. Il ne savait probablement tout simplement pas comment s'y prendre autrement, a-t-elle expliqué ses vilaines paroles.

Elle a passé son doigt sur le bord perforé du papier perforé comme si elle pouvait l'utiliser pour retracer le temps passé.

"Je me souviens que l'atmosphère familiale dans la maison de mes parents était plutôt menaçante et désharmonieuse", avait-elle alors lu.

Oui, c'était comme ça. En fait, il lui avait fallu beaucoup de temps pour parvenir enfin à la relation désormais amicale qu'elle cultivait avec ses parents. Oui, elle a fait du bon travail au cours des dernières décennies.

"Je connais ma mère comme une femme de pouvoir résolue", poursuit-elle, "qui, avec beaucoup d'intuition ainsi qu'avec son tempérament et son énergie, bouleverse et m itreii es toute la paix qui l'entoure. Je reconnais souvent cette qualité en moi aussi. J'ai aussi une énergie sans limite - quand je sais où aller.

Mais depuis ma naissance, à laquelle elle a failli ne pas survivre, la santé de maman s'est détériorée. Elle présentait souvent des histoires sur ses maladies à multiples facettes en me regardant d'un air significatif : "Depuis que vous... - J'ai une jambe ouverte".

Cela semble méchant, mais de mon point de vue, elle a profité de sa maladie : En s'allongeant, faible et malade, sur le canapé de notre cuisine-salon, maman a forcé l'attention et la considération de toute la famille. Elle m'envoyait souvent faire des choses qui n'étaient pas pour son soutien, mais qui étaient simplement ennuyeuses pour elle. Mais la contredire aurait signifié ignorer sa maladie et ne pas la prendre aussi au sérieux. Jusqu'à ce jour, je n'ai pas pu résister à son regard de souffrance. Après tout, je suis responsable de son état.

Siglinde se souvient que le psychologue l'avait poussée, avec des mots emphatiques, à exprimer ses pensées sans relâche et à ne pas hésiter à la blâmer. "Ce n'est que lorsqu'une accusation est nommée, lui a expliqué M. Wieland, que vous pouvez la reprendre et clarifier la situation.

Le texte se poursuit :

"Mon père est un homme plutôt réfléchi, luttant contre le destin, calme, réservé, visionnaire. Et puis, quand il est fatigué de tout, il est soudain explosif, colérique, colérique, irritable, rebelle, incontrôlable, incontrôlable et donc imprévisible, agressif, colérique, mais aussi obstinément ambitieux. Il a pris sa retraite à l'âge de 58 ans, après avoir été incapable de travailler pendant trois ans en raison d'une dépression et après avoir passé du temps dans des cliniques de santé. Il a 71 ans aujourd'hui", a lu Siglinde.

"Père et mère, je sens qu'ils sont unis en moi à parts égales. La tension qu'ils m'ont présentée de l'extérieur toute ma vie, je la vis dans ma vie intérieure, et je ne parviens pas à la désamorcer.

Mes parents se disputaient beaucoup et se disputent encore beaucoup aujourd'hui. Je trouvais et je trouve toujours insupportable qu'ils s'humilient avant de claquer les portes sans accord. Malheureusement, mon mari et moi nous disputons aussi beaucoup".

Encore et toujours, Siglinde ne pouvait plus lire plusieurs passages ou même des pages de la liasse de documents parce qu'ils étaient trop décolorés.

Puis elle avait répondu en quelques lignes aux questions concernant ses frères et sœurs :

"Ma mère aimait beaucoup mon frère Jürgen (ou le traitait-elle de façon préférentielle parce qu'il était souvent traité avec mépris par notre père et qu'il était aussi sévèrement battu, et qu'elle ne faisait rien à ce sujet et avait maintenant mauvaise conscience ?) Jürgen a six ans de plus que moi.

Je me considère comme une fille superficiellement chère, bien élevée, ordonnée et obéissante, avec laquelle on n'a pas besoin de traiter. J'ai compris très tôt que cette contradiction m'apportait des inconvénients et j'ai réalisé en secret beaucoup de choses que mes parents m'avaient interdites.

Ma soeur Nicole, de sept ans ma cadette, est décrite par mon père comme un petit paquet de joie. Elle est blonde et a les yeux bleus, donc pour mon père, le patriote, un idéal de beauté. Elle était aussi "forte". "Elle est née à une époque tranquille et prospère. Elle était très vivante, donnait beaucoup de plaisir et obtenait tout ce qu'elle voulait". C'est ainsi que mon père parle d'elle aujourd'hui".

Siglinde n'arrêtait pas de bailler devant un morceau de papier gris vide. Un peu plus loin, elle pouvait à nouveau déchiffrer :

"Ma relation avec mes parents est encore très enfantine, ils sont encore très impliqués dans ma vie. Souvent, je vais vers eux, mais plutôt comme un enfant rebelle.

(…)

Pour mon père, j'ai toujours été l'enfant faible. Pour lui, un enfant en bonne santé doit être potelé. C'était alors un enfant "fort". Il n'y avait rien "sur moi", disait-il souvent. Dans le même contexte, il m'a appelé son "Kritzimari". Je n'ai jamais entendu ce mot de personne d'autre, je ne sais pas où il l'a obtenu. Mais son expression méprisante sur son visage (même aujourd'hui je me retire encore quand je l'imagine) m'a montré sa signification : "Espèce de misérable pathétique ! Il n'aimait pas non plus mes taches de rousseur. Ils sont laids, vous les avez hérités de moi", disait-il souvent.

(…)

Dès qu'une situation devenait légèrement dramatique, les larmes me venaient aux yeux. J'ai beaucoup pleuré. Mon père me disait : "Arrêtez ça ! Il s'est assis dans une posture menaçante et m'a ordonné d'arrêter de sangloter. Mais cela m'a fait pleurer encore plus, je ne pouvais pas m'arrêter sur commande. Après cela, il y avait généralement une forte claque, "pour que vous sachiez pourquoi vous pleurez".

Mon père a grandi à la campagne, il n'y avait pas de dégoût.

(…)

Ma mère me battait aussi souvent : avec la canne à pêche qui, comme elle le disait, criait "viande" à chaque fois qu'elle cliquait. "Elle m'a demandé, dans sa rage, "Tu l'entends ? "Et encore !

Ou avec la lanière en cuir qui attendait toujours sur le porte-serviettes de la cuisine et n'y avait pas d'autre utilité ; ou avec le filet à provisions en nylon, dont les nombreux nœuds étaient particulièrement douloureux".

Siglinde a mis le document sur la table. Cela l'a secouée. Quelle accusation elle avait faite ! Comme cela a sonné mal à ses oreilles aujourd'hui.

Mais elle se souvient de sa troisième année d'école primaire. Comme le professeur Schikowsky, non seulement les garçons, mais aussi une camarade de classe de huit ans - n'avait-elle pas été appelée Waltraud ? -, la battre avec un bâton jusqu'à ce qu'elle saigne. Et pas seulement une fois. Parce que plus d'une fois, elle n'avait pas fait ses devoirs. La jeune fille vivait dans un quartier très pauvre. Son père était connu de tous les enfants de la ville parce qu'il titubait dans les rues, ivre et titubant même le jour. Les circonstances familiales des années 60 ont-elles été prises en compte ? Jusqu'en 1973, Siglinde avait lu, le châtiment corporel était autorisé dans les écoles. Jusqu'en 1980, le châtiment corporel était un droit parental. Les parents de Siglinde n'ont donc pas fait exception.

Elle se pencha à nouveau sur les pages et continua à lire.

"La dernière fois que mon père m'a giflé - sur ordre de ma mère - c'était quand j'avais quinze ans et que je ne voulais pas combiner un certain pull avec une certaine jupe. Pour elle, les vêtements devaient être "tant qu'ils sont propres". La mode était quelque chose de répréhensible. Mais pour ce qui est des vêtements, j'ai toujours eu un défenseur en la personne de mon grand frère. Nous voulions tous les deux nous intégrer à d'autres personnes plutôt qu'à nos parents, afin d'obtenir au moins la reconnaissance des autres.

(…)

Mon père gardait des lapins dans l'étable de notre jardin. Quand j'avais environ deux ans, je rêvais d'un lapin surdimensionné. J'ai eu très peur et j'ai eu une crise cardiaque dans mon lit de camp. Ma mère l'a remarqué à temps et m'a réanimé, dit-elle, en prenant mon petit corps par les jambes et en le secouant vigoureusement, la tête en bas, jusqu'à ce que je puisse respirer à nouveau.

Ici, Siglinde s'est arrêté. Elle a regardé par la fenêtre.

Comme c'est bien qu'elle ait été vivante. Que sa mère ait eu une si bonne réaction.

"Merci, maman, de me laisser vivre", se dit-elle. Et l'autre chose, c'est que vous ne saviez pas mieux. Vous avez transmis votre propre éducation. Il y a tellement de choses que je n'ai pas faites correctement avec mes enfants non plus. Les esprits du passé ont un tel pouvoir sur nous !

"Souvent, j'ai fait de mauvais rêves et j'ai eu peur dans mon berceau, puis j'ai pleuré et j'ai voulu aller au lit avec mes parents. Un jour, mon père est venu dans mon lit et m'a crié dessus. Le lendemain matin, j'ai eu une forte fièvre. Je n'ai pas essayé d'entrer dans le lit de mes parents après cela.

(…)

Nos vies ont été très utiles. Vous aviez votre devoir à faire. J'ai entendu pour la première fois le terme "artisanat" par des enfants du quartier quand j'avais huit ans. Pour nous, l'artisanat était quelque chose d'inutile et de futile.

(…)

Ma mère me renvoyait au magasin du coin pour me plaindre chaque fois que je ramenais à la maison un œuf cassé dans l'épais sac en papier brun. À l'âge de six ou sept ans, je ne savais pas si tante Berta avait été négligente ou si j'avais été négligent ou si "tante Berta" l'avait introduit clandestinement (les boîtes à œufs n'étaient pas encore courantes). J'ai toujours trouvé l'échange très humiliant, surtout quand maman m'envoyait en dehors des heures d'ouverture et que je devais frapper à la porte de derrière. Je me souviens très bien qu'il m'était impossible de dire mon nom à tante Berta lorsqu'elle m'a demandé qui était là à la porte encore fermée. Je pouvais toujours répondre uniquement par "je", même à ses questions éducatives répétées : "Quel est votre nom ? Je n'ai jamais dit mon nom, seulement "je".

(…)

J'ai dû aider mon père à abattre les lapins. Il a pressé les pattes arrières de l'animal frétillant dans mes mains. Il a tué l'animal d'un coup de hache à l'arrière de la tête, bien intentionné. En attendant, j'ai lu que c'est ainsi que les lapins reçoivent le moins d'attention. Mais pour moi, c'est un souvenir terrible de la façon dont ils ont cessé de trembler dans ma main. Après tout, nos lapins étaient mes amis, que je caressais, avec qui je jouais et à qui je donnais des noms !

(…)

Le premier jour d'école, ma mère a demandé à la mère d'une voisine de m'accompagner. Maman est allée travailler. J'étais le seul enfant qui est apparu sans sa maman. En tant qu'adulte, je lui en voulais encore de ne pas m'accompagner et une fois de plus, elle a préféré son travail au mien.

(…)

Je me suis demandé, à douze ans peut-être, si un couple était ami avec mes parents : Le mari, l'oncle Hans, admirait les bas de nylon et les belles jambes de sa femme. Et il a également fait l'éloge des coutures des bas de la jambe arrière ! Nous n'avons pas parlé de "ce genre de choses". En raison de ses maladies, ma mère portait généralement des bas de laine épais, de longues jupes et des culottes de laine jusqu'aux genoux, le plus souvent aussi en été.

(…)

Je me souviens avec plaisir de ma jeunesse, entre douze et dix-neuf ans environ. J'avais de bons amis et je trouvais de nombreuses excuses pour ne pas être à la maison l'après-midi. Avec mes camarades de classe, je me suis impliqué dans de nombreuses tendances de l'époque. Mon lycée à Schwabing était à une heure de bus et je ne pouvais pas être contrôlé depuis chez moi. J'ai enroulé ma longue jupe, que ma mère avait commandée, pour en faire une mini-jupe courte et, au coin de la rue, j'ai coupé ma queue de cheval en longs cheveux flottants, comme les filles la portaient à la fin des années 60 dans leur nouvelle ouverture. À midi, je suis rentrée chez moi après le coin de rue en bonne fille.

(…)

À 19 ans, j'ai rencontré mon mari, et il a été attiré par mon attitude cool et dédaigneuse, qui n'était qu'un acte. Au contraire, j'étais très doux et vulnérable à l'intérieur. Notre amitié de deux ans avant le mariage a été marquée par mes réticences, mes fréquents changements de oui et de non, un va-et-vient et ma peur de céder à des sentiments qui, si je ne rendais pas la pareille, pourraient me blesser. J'ai donc préféré l'offenser par une attitude peu claire, parfois par une politesse sympathique, parfois par le désir et encore une fois par un rejet sévère, d'emblée avec la peur au cou : "Il est impossible qu'il vous aime.

 (…)

Mes parents m'ont inoculé la devise "Les garçons sont mauvais et blessent les filles".

Pour moi, cette devise a été confirmée par le comportement de mon frère aîné envers les filles. Il a vécu avec nos parents jusqu'à l'âge de 22 ans. Jürgen changeait très souvent de petite amie et avait souvent des relations amoureuses parallèles. À contrecœur, il m'a demandé de le refuser sur le téléphone familial, ce qui était courant à l'époque, lorsque son amie principale de longue date Renate appelait et qu'il avait une autre fille avec lui dans sa chambre. Je n'étais pas assez fort pour résister à mon grand frère, mais je ne pouvais pas prendre ses filles aussi facilement que Jürgen le voulait. Finalement, j'ai beaucoup aimé Renate, elle a toujours été très gentille avec moi. Mon frère a maintenant quarante-cinq ans, il est célibataire et toujours indécis. Son comportement est, je suppose, en partie responsable de ma certitude que je suis impuissant face aux hommes.

Cela s'est reflété dans ma relation avec mon mari comme une reconnaissance qu'il m'a "prise". De mon point de vue aujourd'hui, cela a conduit à une soumission, un asservissement et une dépendance dans notre mariage que je n'ai reconnu que tardivement. D'où je veux maintenant m'échapper activement et violemment.

(…)

Je sais que je ne suis pas en retard sur ma vie précédente, c'est plutôt la vie de mon mari que j'ai menée.

(…)

Maintenant, je commence une psychothérapie parce que j'ai perdu mon pouvoir dans la lutte pour l'amour.

Les instructions demandent ce que je veux obtenir en fin de compte grâce à la thérapie. Il m'est très difficile de formuler cela. "Exorciser sa propre volonté" était l'un des objectifs éducatifs de mes parents. Maintenant, comment suis-je censé savoir ce que je veux ?

J'essaie de le faire :

Je veux être capable de vouloir ce que je veux.

Siglinde tenait les feuilles contre la fenêtre. Elle les a éclairés avec la lampe de bureau lumineuse. Elle s'est penchée encore plus près. C'est tout ce qu'il y avait à en tirer. Tout au plus pouvait-elle distinguer des mots uniques et incohérents qui n'avaient aucun sens.

Pendant un moment, elle a regardé les papiers gris-jaune qu'elle tenait à la main. Elle les a retournés et les a retournés. et les a placés sur la table. Il les a repoussés et les a fait revenir. ...en regardant attentivement l'ancienne impression des caractères. Il a tourné les pages en avant, puis en arrière. Elle a levé les yeux vers la fenêtre. Longtemps, elle a regardé les nuages dans le ciel. Soudain, une grande paix lui est revenue. Elle s'est penchée sous la table. Et il a remis les vieux esprits pâles à la déchiqueteuse qui se trouvait là.

Sixième flux

"moi" et "Guenter"

Le sort des belles-mères

Tout semble très clair dans ma coquille d'escargot. Ici, dans mes Cévennes, les Cévennes françaises sauvages. Ils sont si déchiquetés, si spacieux et si variés, comme s'ils étaient faits pour moi.

J'ai transformé mon van en mini-campeur et tout ce dont j'ai besoin est toujours avec moi. Le hayon est ouvert, le pot est sorti, la bouteille d'eau est ici, la gazinière est allumée, elle bout. Ici, sur le sol sec au bord de la route. Je peux me faire un café en un rien de temps, une soupe en poudre, n'importe quoi. Je m'étais levé et j'avais immédiatement quitté mon lieu de sommeil, toujours pas lavé. C'est si facile, c'est si merveilleux de ne pas être civilisé. Je n'ai besoin de rien d'autre. Et du soleil, il y a des rayons gratuits en prime. Je n'arrive pas à croire que je n'ai jamais fait cela auparavant.

Au cours des loisirs qui accompagnent mon sentiment de liberté, les souvenirs ne cessent de s'accumuler.

C'est un événement qui devrait influencer ma vie plus que je ne l'aurais deviné à l'époque.

Il y a plus de trente ans ... deux semaines avant notre mariage. Günter, qui avait été transféré par sa société à Düsseldorf pendant un an, me rendait visite à Munich au moins tous les quinze jours. Je n'avais rendu visite à ses parents que deux fois dans leur maison intelligente de Nuremberg.

Je n'avais jamais été avec Günter à Düsseldorf. Il n'avait considéré son appartement que comme un foyer temporaire et n'avait meublé que les choses les plus nécessaires. Pendant la journée, il travaillait de longues heures, le week-end, il se rendait généralement à Munich directement après le travail.

Aujourd'hui, les parents de Günter, qui possédaient une pharmacie à Nuremberg et qui étaient à l'affût des dernières tendances du salon de Düsseldorf, voulaient lui rendre visite - et il voulait que je sois là, il le souhaitait. J'étais très excité lorsque je suis arrivé chez Günter, trois heures seulement avant eux, en provenance de Munich. En quelques jours, je deviendrais sa femme et sa belle-fille.

Les meubles de Günter étaient de fortune, la cuisine n'était que très peu équipée et la propreté, enfin, ne correspondait pas aux normes d'une bonne ménagère allemande. En d'autres termes, l'appartement était en désordre à mon arrivée.

Les rideaux, qu'il avait reçus de sa mère, étaient encore sur un fauteuil. Une nappe sur la table grouillait de taches. Quelque part sur le sol en PVC, il y avait un tapis taché, tout à fait accidentellement et inutilement.

La vaisselle usagée avait - après tout - été rincée et mise dans la bassine, les autres plats étaient encore déballés dans des cartons. Et sur les plinthes tout autour s'étaient accumulées des bandes de poussière. Mon dilemme était grand. J'ai vu la saleté et le désordre, et ça m'a dérangé. Pourrais-je regarder ailleurs ? Était-il de ma responsabilité, aujourd'hui et à l'avenir, de lui rendre son appartement présentable, de l'amener au niveau de propreté de la maison de ses parents ?

Non, je ne l'étais pas, j'ai décidé. Mais j'ai remarqué qu'il aurait aimé présenter un appartement bien rangé à ses parents : "Vous pouvez manger par terre chez ma mère", dit-il en me regardant d'un air impuissant. J'ai eu pitié de lui - et j'ai décidé de l'aider. Nous avons donc divisé le temps par deux, nous avons assouvi notre besoin de tendresse dans la première moitié, puis nous avons rapidement cherché dans la boîte quelques plats pour une soirée avec les parents qui seraient aussi confortables que possible, nous avons trouvé de la literie et nous leur avons préparé des places pour dormir, nous avons rangé du mieux que nous pouvions. Le temps s'est vite écoulé.

Bien sûr, notre table de réception n'était pas dressée comme on l'apprend dans une école de gestion hôtelière : Nous avons offert différents verres à vin, les plats disposés dans l'ordre des boîtes de recherche, du sel et du poivre du paquet, et comme nous n'avions pas trouvé de couverts dans la boîte dans la précipitation, nous avons présenté des couverts jetables que j'avais rapidement achetés en bas au kiosque.

"Comme le camping", ai-je dit de bonne humeur et fier d'avoir mis ces solutions sur la table pour mes beaux-parents.

Mais non, cela aurait été trop facile !

Ma future belle-mère avait une opinion différente. Outrée et d'un ton pointu, elle a jeté un regard piqué sur son fils désordonné et sur la belle-fille désordonnée.

Puis vint sa phrase, qui devait me marquer durablement : "Mais je suis mieux équipé pour le camping !

Apparemment, je suis le seul à avoir entendu cette phrase. Parce que le ton de son exclamation m'a profondément marqué. Je n'ai aucune idée de ce qui a été dit d'autre cette nuit-là. Juste qu'elle m'a offert le "Vous pouvez m'appeler Martha".

"Je serai mieux équipé pour le camping !" Avec cette phrase, j'ai réalisé ce soir-là que mon approche créative de l'entretien ménager serait une pierre de touche pour moi.

En fait, j'ai bientôt eu l'occasion d'être l'hôte de sa propre caravane bien entretenue sur un terrain de camping bien entretenu avec d'autres caravanes bien entretenues. On m'a servi de la jolie vaisselle moderne, dont la couleur se répétait exactement dans le motif rayé de la nappe. La saucisse de table a été sortie du grand réfrigérateur blanc et propre et le pain a été fraîchement cuit dans un four à feu vif de conception moderne. Les messieurs de la famille ont reçu des tulipes rondes aux champignons pour la fleur droite sur la pilsner, de l'eau a été servie dans des verres à eau et le Trollinger nous a servi dans des verres à vin brillants. Toutes les personnes présentes avaient un siège confortable à la table, avec des coussins assortis avec goût, et je n'ai pas osé me lever entre les deux, du moins pour un moment pour sortir de l'isolement. Jusqu'à minuit environ, la famille n'avait plus rien à se dire et Günter et moi sommes rentrés chez nous.

C'est étrange. Ma future belle-mère incarnait un style de vie dont je m'éloignais, et pourtant, malgré mon incompréhension, je l'admirais. Pourquoi ? Parce que je sentais que Günter l'admirait. "Tu peux manger par terre chez ma mère." Pas exigeant, pas reprochable. Mais je pouvais dire par son ton combien il aimait ça. Comme il s'est habillé avec goût, comme il l'a trouvée belle. Comme c'est splendide, unique, inégalé. Comme elle était brillante. Je voulais être comme sa mère.

Mais rien de tout cela n'était entré dans ma conscience à ce moment-là. Ainsi, à l'avenir, sans m'en rendre compte, j'ai suivi ma belle-mère sur la voie de la propreté et de ce qu'elle appelait le bon goût.

Au fil des ans, j'ai enlevé mes vêtements drôles et colorés et j'ai appris ce que signifiait être une dame. Mes chaussures étaient maintenant assorties à ma ceinture en cuir et, pour la première fois de ma vie, j'ai acheté un rouge à lèvres de la même couleur que mes vêtements. Sans m'en rendre compte, j'ai copié son efficacité, tant vantée par Günter, dans l'épicerie fine ultérieure de Günter, où je - bien sûr ! - apporté.

J'y ai converti mes besoins sportifs en mouvements fonctionnels et fonctionnels qui servent nos affaires quotidiennes. Par exemple, traîner de lourds cartons de vin et aller chercher rapidement des marchandises tripptrapp tripptrapp de la cave. Je portais un chapeau lors des événements sociaux. Même lorsque nous avons eu plusieurs enfants, mes propres besoins sont restés secondaires - et au lieu d'une voiture familiale pratique, nous avons conduit la dernière Mercedes, qui était très appréciée par la mère de Günter. Dans le coffre de la Mercedes, qui était situé en hauteur, je ne pouvais que soulever les poussettes avec beaucoup de difficulté.

Pendant près de vingt ans, je me suis entraînée à devenir une demoiselle - et je me suis grondée quand mon côté sauvage s'est déchaîné et que je ne me suis pas comportée comme sa mère. Lors d'une sortie en famille, j'ai traversé la prairie pieds nus et je n'ai pas emprunté le chemin avec les chaussures de randonnée de la marque branchée. Quand j'ai voulu non seulement admirer le beau lac de montagne, mais aussi y nager. Et je me fichais de pouvoir ensuite sécher les cheveux trempés pour obtenir une coiffure correcte.

Mais je n'ai pas remarqué tout cela à l'époque. Je me suis adapté, j'ai voulu être reconnu, je l'ai obtenu, et j'étais toujours malheureux. On m'a attribué le mérite pour les mauvaises choses ! Et Günter n'a pas obtenu de moi ce pour quoi il aurait pu m'aimer : c'est mon côté sauvage. Cela aurait pu lui apporter l'émancipation de ses racines.

Mais maintenant, dix ans plus tard, me voilà. Dans mes Cévennes sauvages. Je suis déjà belle-mère moi-même, uff, combien de responsabilités ce rôle pourrait comporter sans que je m'en rende compte !

Aujourd'hui, je prends la liberté de m'arrêter à ce virage de la route, où la vue sur les montagnes accidentées est particulièrement romantique. Permettez-moi d'ouvrir le hayon au bord de la route, au-dessus d'un mini réchaud à gaz qui trouve sa meilleure place sur le sol, de chauffer de l'eau et de boire mon café instantané en toute liberté.

Peut-être que Marthe aurait elle aussi apprécié cette simplicité ?

Bien sûr, je lui aurais fait un café aussi !

Septième affluent

"Sabine" et "Gerhard". "Arnold"

Ce qui dure longtemps

Chère Vroni,

Me voici à nouveau. Avec la suite promise de ma dernière lettre. Je vous avais déjà beaucoup parlé de ce que j'ai ressenti après mon divorce d'avec Gerhard. Elle n'était pas une lèche-cul. Et la période qui a suivi ne l'a pas été non plus. Il y a eu quelques tentatives ratées de "New Man". Cela fait presque 15 ans maintenant. Comment vous sentez-vous, chère Vroni, maintenant ? Après votre divorce, vivez-vous encore dans un tel isolement ?

J'ai choisi la voie de la psychanalyse pour moi-même. Ce n'était pas une décision facile pour moi. En fait, ce n'est pas moi qui l'ai fait, mais ma mauvaise santé mentale : J'étais devenu complètement impuissant, je n'avais aucune perspective d'amélioration dans ma vie, je n'avais aucun but en vue, je ne pouvais tout simplement pas continuer, j'étais épuisé. Sans mes enfants, je crains que je me serais rendue.

Et sans thérapie, je serais resté dans la position timide de "Mieux vaut un malheur connu qu'un bonheur inconnu". Ce n'est qu'au travers de nombreuses conversations et en essayant de nouveaux comportements que les structures qui m'ont fait du mal ont pu se défaire.

Très souvent, j'ai dû me dire un autre proverbe : "Mieux vaut une fin avec horreur qu'une horreur sans fin". Mais souvent, cela m'a fait mal, et j'ai été très surpris de voir à quel point l'ancienne normalité avec toute sa routine me manquait. Comme Moïse et les Israélites, j'avais envie de retourner dans les marmites de viande d'Egypte, vous souvenez-vous de cette image issue de l'éducation religieuse ? Vingt ans d'habitudes établies, vous savez... Je n'avais aucune structure dans ma nouvelle vie. C'était presque insupportable.

 Le développement s'est déroulé ainsi :

Après qu'Arnold et moi nous soyons contactés par l'intermédiaire d'un site de célibataires sur Internet, il s'est avéré être le "correspondant" idéal pour moi. Comme nous avons pu nous adresser ouvertement par courrier électronique, ce qui nous a beaucoup émus ! Penser à notre vie. Très personnel. J'ai même pu réfléchir en détail à ma compréhension du mariage avec quelqu'un. Il avait les mêmes questions que moi et cherchait également les réponses.

Mais lorsque notre ouverture s'est trop rapprochée de moi, j'ai été heureux d'avoir écrit à un homme dont le code postal commençait par 2. Loin, très loin de moi avec le 8, mais pas près... Le seul moment où vous deviez passer un appel téléphonique était pour savoir ce que signifiait le courrier.

Apparemment, Arnold était pareil. Il a agi exactement comme je l'avais imaginé. Il ne m'a jamais poussé. Il n'a pas insisté pour me connaître, pour recevoir plus d'e-mails, plus d'appels téléphoniques, pour rien. Cela a duré comme ça pendant six mois.

Il pouvait attendre que je lui lance une invitation : "Venez me rendre visite, j'organise une garden party décontractée pour des amis et leurs amis le 12 juillet".

J'ai écrit cela en sachant très bien qu'Oldenburg était trop loin pour prendre la distance pour une garden party de week-end. Mais j'ai pensé que cette fête serait une bonne occasion de se voir dans une atmosphère détendue et de continuer à s'envoyer des e-mails à partir de là, comme avant. Oui, vous avez la bonne combinaison : "Lavez ma fourrure, mais ne me mouillez pas !"

Dans mon courrier électronique, je n'avais bien sûr pas formulé ces pensées. Et Arnold n'a même pas sauté sur mon camouflage "loose garden party", mais a seulement entendu "invitation". Il m'a appelé. Comme il avait un travail important à terminer, il n'a pas pu venir le 12 juillet. Mais il pourrait venir le week-end suivant.

Maintenant, je suis devenu chaud ! Comment me suis-je sorti de cette escroquerie ! Sa suggestion ne correspondait pas du tout à ce que j'avais prévu. Non, je ne voulais pas que ce soit difficile. Une rencontre aussi personnelle, pendant tout un week-end, sans la protection des autres invités ! De plus, s'il venait, de si loin, si ce n'était pas une autre obligation - ouf, être poli, offrir de la nourriture, prendre soin de lui, l'invité est roi et tout ça.

Avant que je ne puisse finir de réfléchir, il a continué :

S'il pouvait amener ses trois filles avec lui, elles n'auraient qu'à passer la nuit quelque part, toutes les quatre, car le chemin du retour était si loin. Il l'a demandé sur un ton tellement impuissant que j'ai éclaté d'un rire tout aussi impuissant. Oui, il avait prévu depuis longtemps de rendre visite à ses parents à Mannheim ce week-end-là et avait pris congé jusqu'à mardi, il s'est défendu. Il a dit que la Basse-Saxe était déjà en vacances. Et Mannheim est déjà à mi-chemin de ma place dans le sud.

Non, non, ça criait en moi, je voulais être détendue, garden party, oui, mais pas.

L'horreur, la panique !

Mais il avait l'air si gentil.

Puis-je vraiment annuler ? C'était contraire à notre tradition familiale. Nous avons eu une journée portes ouvertes.

Si j'ai accepté, quelle responsabilité ai-je assumée ? S'agissait-il simplement d'une "visite non contraignante", où j'aurais pu dire : ", je ne peux pas supporter un week-end entier avec toi", ou ai-je dû tenir bon à cause des enfants, que tu ne veux pas offenser ? N'était-ce pas trop pour moi ? Oui, c'était trop pour moi !

Pour trier toutes les réponses possibles dans ma tête, j'aurais dû supporter au moins une pause de dix secondes dans mes pensées.

mais je me suis déjà entendu dire : oui, bien sûr, vous pouvez venir.

Chère Vroni, tu ne connais pas cette belle et vieille maison magique où j'ai vécu avec mes enfants à Strasslach ; entre-temps, tu avais déménagé d'Ismaning peu avant moi.

Nous n'avions pas beaucoup de place pour les visiteurs dans la maison, mais elle était entourée d'un merveilleux grand jardin sauvage avec de grands pommiers, poiriers et pruniers, deux mignons hangars, une vieille cabane à outils, avec des coins et recoins cachés, mes enfants et moi l'aimions plus que tout - j'ai donc invité Arnold à apporter une tente et à la planter dans notre jardin. Tous ses autres ustensiles seraient alors logés.

"Tu peux aussi avoir notre grande tente familiale, tu auras alors plus de place", lui ai-je suggéré. Encore une fois, mon calcul : s'il est terrible, au moins je ne l'ai pas dans la maison.

Mais je n'avais pas envie de le mettre en place et de m'y préparer. Pour que ce soit clair, j'ai dit :

"Vous le construisez vous-même."

C'est ce que j'ai appris depuis : ne pas accepter des tâches que l'on n'aime pas juste parce qu'on pourrait ou non s'y attendre. Et de nouveau, j'ai reçu la confirmation de ma nouvelle ligne : je me serais tourmenté en montant la tente, sacrifié - il a, par contre, dit tout simplement

"Je m'amuse tellement !"

Le temps fantastique de l'été nous a soutenus et a rendu notre rencontre assez facile. Le fait que ses trois adolescentes de leur tranche d'âge aient chacune trouvé un équivalent approximatif dans l'âge de mes enfants y a également contribué. Et Dominik, mon grand garçon, avait déjà accepté une place à l'université de Würzburg et n'était pas là. Notre progéniture a rapidement emménagé dans leur chambre ensemble pour qu'Arnold et moi puissions passer un bon moment seuls et nous observer l'un l'autre.

Oh, chère Vroni, ne sommes-nous pas tous devenus trop prudents après tant de déceptions ? Nous sommes prudents, oh oui. Lui aussi.

"De notre grande fête d'été de la semaine dernière, il reste encore beaucoup de saucisses grillées", ai-je dit. Mon ton était apologétique.

Pourquoi, en fait ? Gerhard, vous le connaissez, le grand gourmet, trouvait que les saucisses étaient quelque chose de bas, on n'avait pas le droit d'offrir quelque chose comme ça à un invité ! Il a toujours eu des steaks, de la vraie viande. Vingt ans avec un partenaire, ça nous fait quelque chose, ça nous éduque, vous le savez ! Je me suis quand même excusé au nom de Gérard.

Mais Arnold ne pouvait pas le savoir. Il était heureux.

"J'adore les saucisses. Vous avez un gril là-bas. Puis-je l'allumer ?"

Oh, j'étais heureux de le laisser faire.

Mais j'ai eu quelques moments de paix et de tranquillité pour le regarder faire. Comment, avec calme et réflexion et avec une joie tranquille, il a choisi le bois de la cabane, l'a coupé avec la hache sur le vieux rondin, comment il a ensuite ajouté les plus gros morceaux de bois sur le gril. Toujours avec une satisfaction détendue sur le visage. C'est ce que j'aimais chez lui. Il semblait se reposer sur lui-même, n'ayant pas besoin de mes soins et de mon attention. C'était nouveau pour moi, cela m'a fait du bien, je me suis senti soulagé de devoir accorder de l'attention et de la reconnaissance - que ce soit en enfer ou en haute mer, je devais toujours être là pour l'homme.

 Seulement voilà pour l'apparence d'Arnold : il me semblait sympathique. La taille, oui, et la silhouette, ça va. Je n'ai pas remarqué d'autres détails. D'autant plus qu'il faisait presque nuit dans le jardin. Il a donc sorti sa guitare de la voiture et a joué Bridge Over Troubled Water.

"C'était mon disque préféré", j'ai été heureux de l'entendre, "sa pochette verte est toute usée !"

Puis il a joué "Puff, le dragon magique" de Pierre, Paul et Marie.

"Quoi, tu la connais aussi ?"

"Avez-vous encore ce disque avec la couverture rouge ?"

"Oui, je le veux !"

Je chantais ses chansons à haute voix, il chantait la partie supérieure, je chantais la partie inférieure, c'était harmonieux, et il l'a très bien joué.

Nos enfants, presque tous des adolescents, s'entendaient bien. On ne les voyait qu'à l'heure des repas.

La tension initiale avait fait place à un relâchement agréable. Bientôt, les jours sont passés.

Arnold m'a rendu visite à nouveau pendant les vacances d'automne.

"Mes filles aimeraient être à nouveau avec vos enfants."

Bien sûr, souriez.

J'étais heureux.

Et la fois suivante où nous nous sommes rencontrés, j'ai fait très attention à faire ce que je voulais faire - et à ne pas faire de compromis. J'ai été très courageux et j'ai essayé avec lui de nombreux nouveaux comportements qui étaient importants pour moi. Et voici que rien de mal n'est arrivé. Il pouvait accepter tout ce que je voulais. Et il est resté calme, ne s'est pas du tout énervé, il semblait satisfait lorsqu'il demandait mes souhaits et pouvait y répondre. C'était une expérience vraiment nouvelle pour moi.

Lorsqu'il est reparti, j'ai appelé mon amie Susanne avec désespoir :

"Hé, j'ai rencontré un gars vraiment sympa."

"Oui, c'est bien. Pourquoi est-ce si difficile ?

"Je suis si heureuse d'être loin de Gerhard, avec tout cet alcool. Regardez-le, il est vraiment à fond ! Je le suis presque aussi, vous savez..."

"Oui, mon Peter est allé le voir récemment. Gerhard continue d'aboyer. Il fait une pause, mais il recommence à boire. Nous sommes très inquiets pour lui".

"Et maintenant Arnold, c'est son nom. Arnold ne boit pas d'alcool, pas une goutte !"

"Soyez heureux !"

"Non, il ne peut pas en avoir !"

"Pourquoi pas, il est malade ?"

"On pourrait l'appeler comme ça. Il était alcoolique. Il est en cure de désintoxication.

Susanne a ri à l'autre bout de la ligne.

"Eh bien, tout va bien alors. Au moins, il a fait ça !"

"J'ai peur", ai-je dit. "Dans notre maison, il y a des bouteilles partout, les enfants font déjà une fête pré-vitrée, comme on dit, en buvant, vous connaissez cette étrange tendance. De plus, mes enfants sont tellement habitués à Gerhard qu'il n'y a aucune retenue !"

"Alors cet Arnold est une énorme opportunité pour vous ! Vos enfants verront que vous pouvez le faire sans alcool.

"Pensez-vous vraiment que nous pouvons faire cela ? J'ai tellement peur.

"Eh bien, vous n'êtes pas encore mariée avec lui ! Vous pourriez l'essayer, voir comment il le gère. Ensuite, j'ai dû lui préparer la sauce sans vin rouge.

Chère Vroni, te souviens-tu de Susanne ? Elle fait toujours mouche, et je l'apprécie pour cela.

Arnold m'a invité à passer une semaine avec lui sur la mer du Nord. La mer du Nord ! Il m'a ouvert des portes. Quand j'étais enfant, j'aimais lire des livres qui jouaient sur la mer du Nord. Mais Gerhard n'a jamais été attiré par le rude climat de la mer du Nord, toujours seulement par le Sud.

Arnold voulait s'en tenir à mes directives pour le choix de l'appartement de vacances : Des locaux d'habitation séparés, s'il vous plaît. Des chambres séparées en tout cas ! Et il en a trouvé un. En Ostfriesland, à Bensersiel.

Une fois de plus, il a réussi à réaliser complètement mes souhaits. L'appartement se composait de trois parties bien séparées. La partie centrale était composée d'une cuisine et d'un salon, de là elle est allée à gauche dans mon aile, à droite dans la sienne.

Il a été facile de parvenir à un accord avec Arnold. Sur le choix de la nourriture, qui a cuisiné quoi et quand, sur le moment où nous avons fait une promenade en mer du Nord, où nous nous sommes inscrits pour une promenade guidée dans les vasières, ou quand j'ai voulu faire du jogging, et que je l'ai fait spontanément pieds nus - pendant qu'il transportait mes baskets sur la plage.

Même lorsqu'il a été très surpris par mon "comportement de botte en caoutchouc", comme il l'a appelé avec un clin d'œil le lendemain, il m'a laissé faire : Je voulais être sûr de pouvoir partir à tout moment, n'importe quand. Non, je ne voulais même pas laisser mes bottes en caoutchouc dans sa voiture pendant la nuit. Rien. A moi ! La vôtre ! C'était devenu si important pour moi ! Et il a pu l'accepter, bien qu'il en ait été très surpris, comme il me l'a dit plus tard. Pour moi, c'était une autre confirmation : Oui, je peux être libre avec lui, et il ne se moque pas de moi avec mon besoin d'indépendance, aussi exagéré qu'il puisse lui paraître.

Le soir, quand il a pris sa guitare et m'a chanté des chansons romantiques, j'ai commencé à rêver - les mauvaises personnes n'ont pas de chansons. J'ai retrouvé la confiance dans l'espèce mâle - et je l'ai laissé me toucher tendrement. Comme sa main calme et caressante m'a fait du bien !

"Tu n'as rien à dire, papa, je sais ce qui se passe", sa grande fille Frauke nous a accueillis lorsque nous nous sommes arrêtés ensemble à son appartement à Oldenburg et qu'elle a vu ses yeux brillants.

Oui, nous nous étions aventurés sur la glace et étions tombés amoureux.

Et maintenant ?

Lui en Basse-Saxe en haut, moi en Bavière en bas. Huit cents kilomètres !

Nostalgie ! Comme à l'époque des premiers amours des adolescents. Je vous veux ! Quand pouvez-vous venir ? Puis-je venir vous voir ? Encore cinq jours ! Quatre-vingt-seize heures. C'était Arnold. Il a toujours les idées claires.

Toutes les deux semaines, il venait à Munich, ou je le rejoignais en voiture. Il m'a acheté une valise juste pour les longs trajets en train.

Six mois après notre passage en mer du Nord, Arnold a cherché du travail à Munich - et a trouvé un emploi, alors qu'il avait déjà 54 ans.

"Et tu ne t'éloignes pas autant de ta famille juste à cause de moi ? Je ne pouvais pas porter cette responsabilité !".

J'ai eu très peur.

Mais il a dit :

"Non, je ne vous en tiendrai jamais rigueur, quoi qu'il nous arrive."

Chère Vroni, comment vous seriez-vous sentie ? L'auriez-vous cru, honnêtement ? J'avais peur de me faire chanter avec son numéro de déménageur Qu'il pourrait exiger la conformité. Si je prends le blâme pour cela, alors vous devez...

Auriez-vous pensé la même chose que moi ? Ou auriez-vous considéré sa venue ici comme une évidence ? Ou comme un honneur pour lui ? Il y a tant de façons différentes de voir le monde.

C'était une question très importante pour moi.

Je ne me serais jamais éloignée de mes enfants, bien qu'ils aient déjà été si grands et qu'ils auraient pu rester avec Gerhard. Non, nous, mes enfants et moi, venions à peine de nous habituer les uns aux autres et avions trouvé et apprécié une nouvelle liberté dans notre maison magique.

Très bien, je l'ai cru.

"Mes filles n'ont vécu avec moi que le week-end. Ils peuvent toujours rester chez Ingeborg, elle et son petit ami Björn ont assez de place. Ils vivent dans une grande maison à la campagne à Hanovre, ils adorent ça. Ils peuvent y aller à l'école comme auparavant. De toute façon, Frauke sera bientôt diplômée".

"Ils ne vous manqueront pas ?"

"Bien sûr qu'ils vont me manquer ! Je monterai une fois par mois leur rendre visite à Ingeborg, je peux dormir chez eux, si cela ne vous dérange pas..."

Comment auriez-vous géré la situation, Vroni ?

Pour ma part, je n'étais pas entièrement libre de jalousie. Mais mon côté pragmatique était que tout est possible. Acceptez le défi d'avoir la foi.

Long discours, courte gorgée :

Il a pris un appartement à Munich. J'ai continué à vivre avec mes enfants à Straßlach.

Il n'y avait aucun moyen de le laisser rester avec moi. Nous ne nous connaissions qu'un peu !

Après tout, nous avions passé plusieurs décennies à travailler dans des systèmes très différents, et pas seulement au niveau régional. Nous avons développé des attitudes différentes à l'égard de nombreuses choses, des habitudes et des modes de pensée très différents.

Sérieux, par exemple : il a toujours été salarié, mais j'ai toujours été indépendant. Ce que cela seul nous fait, au fil des ans !

Peut-être avez-vous déjà regardé avec curiosité la pièce jointe au courrier et vu la photo. Oui, nous avons osé ! Ne sommes-nous pas beaux ?

Le jeune homme derrière nous, qui montre des "oreilles de lapin" au-dessus de ma tête avec son doigt, est Raffael, mon plus jeune, qui était - vous vous souvenez ! - qui était en maternelle avec votre Timmy.

Sur l'autre photo, vous pouvez voir mes quatre enfants jouer une pièce de théâtre à notre mariage. Le mot "enfants" n'est plus aussi approprié, n'est-ce pas ?

À gauche, celui qui porte la barbe, c'est Markus, le second né, et le jeune homme aux cheveux longs sans barbe est Dominik, mon aîné. Puis vous voyez ma fille Lisa, qui est allée aux leçons d'équitation avec votre Melinda. A côté d'elle, Raphaël à nouveau.

Les filles d'Arnold ont interprété ensemble quelques chansons de bicoques, comme elles l'avaient fait dans leur famille nordique. Accompagné par la voix et la guitare de papa. Les filles ont des voix de soprano si belles et si sûres d'elles !

Oui, c'était comme ça.

Suis-je heureux maintenant ?

Quel grand mot. Comment peut-on être heureux plus d'un instant ! Je préfère dire : "Oui, je suis très heureux, je vais très bien. La vie est belle. J'aime ma vie.

Je suis moi.

Oui, j'aime ma vie !

Et je remarque qu'au cours des dix années où Arnold et moi sommes ensemble, mes "roses" se mélangent aux particules de pensée bleu clair d'Arnold et ses "bleus clairs" se mélangent à mes "roses". Comment notre intersection commune ne cesse de s'agrandir. Et la meilleure partie est : Je peux laisser cela se produire. Lui en tout cas. Il n'a pas besoin d'être aussi isolé que j'ai désespérément besoin qu'il le soit.

À un moment donné, les deux cercles de pensée avec les particularités roses et bleu clair se chevaucheront probablement de telle sorte qu'il n'y aura qu'un seul cercle avec le même nombre de particules roses et bleues flottant autour. Cette image crée le calme en moi. La recherche d'une bonne entente signifie pour moi : enfin, plus de querelles blessantes.

Ma chère Vroni, j'espère que je peux vous encourager avec mon histoire. Ce qui dure longtemps sera enfin bon. La vie ne restera pas aussi moche qu'elle l'est avec vous en ce moment. J'ai récemment lu un graffiti : "Celui qui est à la fin, peut au moins recommencer".

Je vous embrasse et je suis heureux de vous lire à nouveau. Et donne à Melinda et Timmy mon amour si jamais tu les revois.

Sabine

PS :

Un exemple des cercles de réflexion mentionnés ci-dessus :

Dans la circulation routière.

Combien d'amendes de stationnement ai-je déjà reçues et que dois-je payer, parce que j'aime conduire vite, toujours plus vite que ce qui est autorisé. Il est incroyablement difficile pour moi de respecter la limite de vitesse.

Arnold, par contre, s'en est toujours tenu exactement à cette règle. Dans les agglomérations : exactement cinquante. Sur les chantiers de construction d'autoroutes : exactement soixante. A l'étranger, exactement cent vingt.

Bien sûr, je n'ai jamais vraiment pensé que ma vitesse supérieure était mauvaise, et parfois je souriais à sa précision dans le traitement des directives et des règles. Mais cela m'a fait quelque chose. Après tout, j'apprécie la fiabilité et la propreté de son raisonnement. Et je me retrouve à conduire (presque) comme le panneau rond avec le cadre rouge veut que je le fasse.

Arnold, en revanche, a déjà reçu deux contraventions de stationnement et en est très fier.

Huitième flux

"Silvy" et "Armin"

Armin et le yaourt

Armin avait 53 ans et rendait visite à sa petite amie Silvy à Munich, avec laquelle il avait encore une relation de week-end à l'époque. Une grande partie de sa vie avait déjà été vécue, de nombreux comportements et modes de pensée étaient devenus une habitude naturelle.

Il est né fils d'un ingénieur, qui travaillait comme fonctionnaire des chemins de fer à l'époque où ceux-ci étaient encore une entreprise publique. Dans la maison parentale d'Armin à Heilbronn, on accordait beaucoup d'importance aux procédures et à l'ordre réglementés. Le père est arrivé ponctuellement à douze heures de son bureau de chemin de fer à l'appartement du cheminot, qui se trouvait à proximité, où la mère avait déjà mis le déjeuner sur la table pour midi pile. Les rations dans les assiettes étaient à peine mais équitablement réparties dans la famille avec les trois garçons. Et il était également évident que le père recevait toujours un peu plus de viande. La proverbiale économie souabe donne le ton dans la famille.

Les qualités acquises ont été soutenues par le choix de la profession d'Armin : En tant qu'enseignant, cela faisait partie de sa routine quotidienne de fixer des règles, de superviser leur respect et de s'y tenir lui-même. En raison de ses expériences d'enfance, il avait vécu l'allocation de rations comme une loi naturelle et incontestable et l'avait pratiquée avec sa femme et ses trois filles d'alors. Par exemple, un paquet de six nains de fruits a été réparti entre les enfants de manière à ce que deux des petites tasses froissées soient déterminées pour chacun par jour pendant qu'ils font leurs courses.

Silvy, cependant, a probablement attiré Armin précisément à cause de son altérité. Elle aimait résister aux structures fixes, n'établissait aucune règle ou les siennes propres, pour lui des règles souvent illogiques, et semblait toujours capable de survivre. Comment cela a-t-il été possible ? Elle travaillait en free-lance et de façon irrégulière et dépensait beaucoup d'argent quand elle en avait. Quand elle avait peu, elle dépensait peu. Elle vivait avec ses quatre enfants dans une maison de sorcière peu orthodoxe et tortueuse. Les trois fils et la fille, entre quatorze et vingt et un ans, ont consommé de grandes quantités de nourriture pendant cette phase de développement physique. Un réfrigérateur toujours bien rempli, dans lequel tous les membres de la famille se servaient quand ils le voulaient, était pour eux la chose la plus naturelle au monde. Et le rationnement était un mot étranger dans les histoires de guerre de leurs grands-parents.

Le nouveau couple avait pris conscience de certains contrastes dans leur mode de vie. C'est pourquoi ils ont décidé de conserver pour l'instant les us et coutumes qu'ils vivaient auparavant dans leur famille. Ainsi, lors de la première visite d'Armin à Silvy et à ses enfants le week-end dernier, les achats au supermarché ont d'abord été strictement séparés : elle faisait les courses pour elle-même et ses enfants, ils mangeaient tout ce qu'elle choisissait sans critique. Et Armin a fait les courses pour lui-même. Cette fois-ci, il s'est offert un verre de ce yaourt onéreux avec la garniture aux fruits onéreuse pour le dessert et l'a versé sans réfléchir dans le réfrigérateur débordant.

Le lendemain, il a voulu manger son yaourt. Mais il n'a pas trouvé le verre qu'il attendait avec impatience.

Surpris et sans méfiance, il s'est renseigné auprès de sa famille.

"Où est mon yaourt ?"

Les enfants de Silvy, surpris, ont demandé à revenir :

"Pourquoi votre yaourt ?"

Neuvième affluent

"Sandra" et "Arno

La première visite à son ex

Sandra et Arno s'étaient rencontrés il y a un an. A cette époque, Sandra avait la quarantaine, divorçait et avait des enfants. Arno avait la cinquantaine, il était également divorcé et avait aussi des enfants. Il avait déjà déménagé à Munich après quelques mois de leur relation.

Il souhaitait maintenant que Sandra l'accompagne une fois en Allemagne du Nord pour rencontrer ses trois filles dans leur maison. Sandra avait longtemps reporté la réunion. Ses filles avaient 12, 17 et 19 ans et vivaient avec leur mère Corinna dans la banlieue de Hanovre. C'est là que le nouveau petit ami de Corinna, Björn, avait sa maison, et c'est là que les cinq vivaient.

Hansel et Gretel, Blanche-Neige et Frau Holle avaient déjà traversé l'esprit de Sandra à plusieurs reprises. Elle était sur le point de devenir belle-mère !

Dans les contes de fées, c'était toujours la belle-mère qui était si méchante. Comment pourrait-elle, Sandra, remplir ce rôle maintenant ? Mais les filles avaient leur propre mère. Et elle ne voulait pas être méchante. Pourtant, Sandra aurait aimé définir son rôle plus précisément : "De toute façon, il faut l'être. D'une manière ou d'une autre, vous vous comporterez dans telle ou telle situation. "L'anticipation" m'est venue à l'esprit. Elle l'a appris dans le sport. Avant une compétition, les athlètes avaient l'habitude de jouer leurs mouvements bien entraînés dans leur tête.

A-t-elle participé à un concours ? Avec les enfants ? Non, pas avec les enfants. Plutôt Corinna. Qui était Corinna avec qui Arno était marié depuis 20 ans ? Celui dont il a tant parlé ? Avec qui il avait élevé ses filles bien-aimées, avec des règles très différentes de celles que Sandra avait eues dans leur mariage. Était-elle jolie, cette Corinna, plus jolie qu'elle ne l'était, Sandra ? Plus efficace ? Plus intelligent ?

Arno et Sandra venaient de prendre le risque d'admettre une nouvelle relation. Cette nouvelle relation a-t-elle eu une chance contre les éventuels conforts de la précédente, et si oui, dans quelle mesure a-t-elle été menée à bien ? Dans tant de livres et de films, il y a eu tant d'autres sorties d'un vieil amour. Arno réussirait-il à la laisser partir complètement ? Et devait-il le faire ? Combien de temps Corinna a-t-elle encore appartenu à sa vie ? Sandra elle-même avait trouvé que le temps passé avec son mari était très formateur pour elle. Vingt ans aussi ! On ne pouvait pas simplement l'éliminer de la vie.

Elle sentait que ses sens étaient confus à la pensée de Corinna. Comme elle aurait aimé être simplement supérieure à la situation : Maintenant, je suis sa petite amie, moi, seulement moi... En même temps, elle se sentait comme si elle avait été une adolescente. Elle n'avait pas du tout mûri ?

L'opportunité d'une rencontre s'est présentée après un séjour de randonnée en Alsace. "Nous pourrions aller au nord à partir de là", a suggéré Arno. "Nous sommes déjà à mi-chemin !"

Sandra n'en pouvait plus. Il fallait le faire. Au moins, elle a pu s'assurer qu'ils ne prenaient pas l'autoroute, mais la route des vins du Palatinat. Elle a donc pu obtenir quelques heures de retard supplémentaires. A gauche et à droite de la route romantique, s'étendaient de vastes vignobles ensoleillés, où d'innombrables vendangeurs cueillaient les raisins mûrs. En traversant les charmants villages, Sandra et Arno étaient ravis des fermes à balais dont ils avaient tant entendu parler : Pendant la saison des vendanges, les viticulteurs étaient autorisés à utiliser leur propre maison et leur jardin comme tavernes privées et à offrir aux voyageurs leur vin avec un repas fait maison à la table du jardin.

 "Si vous voulez goûter, vous êtes les bienvenus. Ensuite, je conduirai jusqu'à la fin", a déclaré Arno. Sandra avait tenu une épicerie fine avec son ex-mari, et la dégustation de vin était pour elle une routine quotidienne.

Maintenant, elle aimait aussi déguster ici, en privé, sans aucune formation commerciale - et elle a acheté : Enfin, elle avait un souvenir approprié pour Corinna ! C'était authentique ! Depuis de nombreuses années, elle vendait du Federweisser dans sa boutique chaque automne. Oui, un bidon de cinq litres comme celui-ci était exactement ce qu'il fallait, avec la tarte flambée qu'elle et Arno avaient déjà achetée en Alsace.

Le soleil s'était couché depuis longtemps, il était temps de mettre les gaz. Les panneaux d'autoroute bleus indiquaient de moins en moins de kilomètres jusqu'à Hanovre. Les pensées bourdonnent à nouveau. Y avait-il encore de vieilles choses entre Corinna et Arno qu'elle ressentirait maintenant ? Des jalousies ou de la concurrence pourraient-elles surgir ? Et les enfants, je suis sûr qu'ils étaient heureux de leur père. Mais aussi à leur sujet, Sandra ? Arno se tiendrait-il également à ses côtés ici, ou serait-elle alors un appendice inaperçu pour lui ? Vers qui d'autre pourrait-elle se tourner lorsqu'elle ne se sent pas bien du tout ?

Mais Corinna et Björn ont reçu les deux très chaleureusement. Ils avaient préparé un dîner et acceptaient volontiers les cadeaux. Les filles s'accrochaient avec amour à leur père. La maison rayonnait d'un confort convivial. Corinna s'est révélée être une mère fidèle et attentionnée et une bonne ménagère. Néanmoins, Sandra a senti un malaise monter en elle. Quel chaos elle a vécu dans la voiture, à cause du long voyage varié avec les nombreux séjours dans différents endroits. Enfin, oui, enfin, elle voulait s'occuper de ses intérêts, pour lesquels elle n'avait eu aucune liberté pendant son mariage. Cela a entraîné du désordre, tout au long de la ligne. Pleine de curiosité, elle s'était lancée dans de nouveaux domaines. Et si l'ordre tombait à l'eau ? Mais ici, dans cette maison, elle a été ramenée dans une vie dont elle avait voulu se dépouiller.

Une grande discorde venait de la diviser intérieurement. Détaché de l'ancienne vie et pas encore arrivé dans la nouvelle, libre, mais planant sur un abîme. Il était si profond, si sombre qu'il lui semblait soudain. Est-ce qu'elle y arrivera un jour ? Avec Arno, son Arno, qui vient de cette Corinna ?

Corinna vivait dans un monde ordonné, chaque pot avait son propre couvercle, chaque tasse sa place dans l'armoire. Et comme elle avait magnifiquement mis la table ! Comme tout était joli ici. Aussi jolie que Sandra l'avait été dans son ancien mariage. Éclaboussure. Elle était de nouveau là.

Pourrait-elle un jour trouver la sortie ? Ou trouver son chemin ? Entrer dans quoi ? Y avait-il une véritable alternative ? Des tentes nomades, c'est en gros là où elle rêvait, à l'extrême, dans une région sauvage où seule la nature lui donnait des règles et pas de culture. Mais non, les yourtes n'étaient pas courantes en Europe centrale. Elle ne pouvait pas soudainement pousser ses propres jeunes enfants dans un autre monde ! Ils avaient juste assez de problèmes pour trouver leur chemin dans leur nouvelle vie après la séparation de leurs parents. Mais elle avait une responsabilité. Elle n'avait sûrement besoin que d'une courte pause. Ensuite, tout reviendrait à la normale, comme avant, tout à fait normal, dans la bonne direction, ouf, plus loin. Serait-elle jamais capable de faire face à tout cela !

Sandra a passé toute la soirée à discuter amicalement jusqu'à ce qu'on lui assigne un lit fraîchement fait avec de la literie repassée. Son propre sac de couchage ? Hors de question ! On se voit demain au petit déjeuner.

Comme Corinna était parfaite ! Le matin, quand Sandra s'est levée et a descendu les escaliers, elle a trouvé une table de petit-déjeuner magnifiquement dressée.

Dès qu'elle s'est levée, une odeur douce et fruitée lui est venue au nez. Ça sentait encore plus fort ici. Hm, vous buvez un verre de Federweisser frais et juteux maintenant ? Elle était en vacances. Mais non, cela pourrait faire une trop grande impression dans cette maison.

Bjorn était déjà parti travailler. Corinna, qui avait déjà mis en marche la machine à laver, s'est assise avec eux.

"Ce matin, à cinq heures, il y a eu un big bang. Il nous a littéralement fait tomber du lit, Björn et moi !" Tout à coup, Sandra a su ce qui s'était passé.

"J'avais un tel cou quand je me suis approchée de la machine à café", a déclaré Corinna. "Je devais d'abord aller chercher un seau ! Avec une pelle à poussière, j'ai mis de la sauce. Et cela a fait beaucoup ! J'ai essuyé plusieurs fois avec de l'eau claire. Bjorn et moi avons nettoyé pendant près d'une heure.

Lorsqu'ils sont entrés dans la cuisine après la détonation, ils l'ont trouvée inondée de liquide blanc. Au milieu se trouvait une boîte en plastique blanche vide.

Sandra aurait dû le savoir. Elle a senti des rougeurs lui monter au visage. Combien de bouteilles et de bidons de Federweisser avait-elle déjà versés ! Combien d'intérimaires dans la boutique et strictement dépendants des Festivals d'automne : Ouvrez toujours le couvercle ! Laissez toujours le couvercle ouvert pour que le gaz de fermentation puisse s'échapper !

 Que cela lui était arrivé, à elle, à elle, à elle, à tous les gens ! Elle, de tous les peuples ! Ses habitudes, son emprise antérieure - avait-elle tout jeté par-dessus bord avec trop de négligence ? Rien ne semblait plus fonctionner. Elle était déjà trop éloignée de l'ancien et du familier. Où était Arno ?

 "Que je suis désolée", a-t-elle déclaré, en s'enfouissant le visage dans ses mains. "J'aurais dû dévisser le bouchon hier soir.

Cinq litres. Doux et collant ! Courir sur un terrain plat ! "Tout va bien", dit Corinna avec indulgence. Ce qui a rendu les choses encore pires pour les sentiments de Sandra.

Ce n'est que lorsqu'ils étaient dans les bras l'un de l'autre qu'un soupir de détente lui échappait. "Merci", dit-elle.

"Tout va bien", a déclaré Corinna.

"Merci", a également dit Arno, et a mis ses bras autour d'eux.

Dixième afflux

"moi" (et les enfants)

Lisa et le panneau publicitaire

Si l'on s'asseyait avec nous dans le chemin du forestier sur les toilettes des invités, on pourrait s'occuper en détail de l'enseigne métallique publicitaire sur la paroi avant, faute d'autre distraction. Werner l'avait reçu en cadeau d'un marchand d'alcool. Il y avait encore de la place sur ce mur dans la maison, alors nous l'avons accrochée là. La photo de la tôle était au format DIN A 2 et montrait un instantané : Mer, mer agitée, détresse, on sentait les planches du navire se briser tout autour de soi. Au milieu des vagues déchaînées, la tête d'un homme a émergé de l'eau, à bout de souffle. Il devrait être désespéré, mais il ne l'est pas : des étincelles de joie scintillent dans ses yeux, parce que, voilà, à quelques mètres de lui se trouve la bouteille de liqueur aux herbes "ABC", typiquement verte et ronde. Le message publicitaire était clair : ABC, tu es mon salut !

La tête de l'homme qui a été sauvé du naufrage était étroite, presque décharnée, les cheveux mouillés claquaient sur son visage, sa barbe dégoulinait. Les yeux gris foncé semblaient clairs et vifs sous de hauts fronts et les sourcils arqués sortis de la mer rugissante.

Lors d'un des déménagements des années suivantes, j'ai décidé que le panneau publicitaire ne trouverait plus de place dans la nouvelle maison, et il a été éliminé. Mais l'image ...

Depuis lors, la terre a tourné plusieurs fois autour du soleil. Tchernobyl et la guerre du Golfe ont inquiété la population, la chute du mur de Berlin et le retournement de situation dans les États de l'Est ont changé la vision du monde, le millénaire et la crise économique mondiale ont fait beaucoup de bruit, Saddam Hussein et Oussama Ben Laden ont quitté ce monde, le certificat de fin d'études des enfants et les crises conjugales ont occupé la famille, plusieurs anniversaires ont été annulés et la phase de changement de partenaire de nos enfants est passée à la phase de relations solides. Mes grands enfants ont déjà commencé à se complaire dans la nostalgie, et mes premiers petits-enfants sont nés.

Les dimanches pluvieux, la famille élargie se réunissait parfois pour des diaporamas. Avec des photos d'enfants et de famille du passé.

"Oh, c'était si bien quand on était enfants et qu'on vivait dans le chemin des gardes forestiers !"

Ce dimanche-là, seuls Lisa et ses frères Markus et Benjamin étaient présents, tous trois sans partenaire. Le rôti de porc croustillant du dimanche venait d'être englouti avec beaucoup de Oh ! et Hm ! et Fein ! et autant de boulettes de pain, la cuisine était à nouveau propre et sur l'écran apparaissaient des images d'enfants de cette époque même du Foresterweg.

Quand soudain, en regardant une photo, un silence étonné est apparu.

La diapositive montrait Lisa, âgée d'environ huit ans, qui s'était installée dans les toilettes des invités, à côté du panneau publicitaire d'ABC, et qui saluait joyeusement la caméra.

"Il ressemble à Tommy", a déclaré Markus.

Silence à nouveau.

Oui, la ressemblance avec Tommy était évidente.

"Je n'osais pas dire ça", sourit Benjamin, "Lisa pourrait me sauter au visage !"

Maintenant, Markus rit à gorge déployée :

"Je n'y crois pas ! Lisa a attrapé l'homme du panneau publicitaire, comme c'est cool !"

Silence prudent à nouveau.

Nous avons tous regardé Lisa.

Elle était légèrement rougissante.

"Eh bien, oui, j'avais déjà remarqué cela auparavant. Mais j'avais peur d'en parler". Et elle nous a distraits, sur un ton sévère :

 "Maman, qu'est-ce que tu en penses ? Y a-t-il des histoires de mon enfance que je devrais connaître ? C'est de la radiodiffusion, n'est-ce pas ?"

"Ha ha, Sigmund Freud dit bonjour", plaisante Benjamin.

J'aurais aimé rire de ce lien également, mais j'ai préféré me retenir. J'ai remarqué à quel point Lisa était embarrassée.

Mais alors, elle aussi pouvait rire.

"Ça s'est bien passé, n'est-ce pas ? Toutes les femmes ne sont pas aussi chanceuses que moi - et ne trouvent pas l'homme !

Lisa m'a déjà donné un merveilleux petit-fils, mais elle n'est plus avec Max, son père. Je suppose que le désir de l'homme du signe était plus fort.

Apparemment, seul Tommy, avec le visage étroit, les cheveux et la barbe comme sur la photo, avec les yeux gris foncé sous les sourcils arqués et le front haut, correspondait à ses désirs inconscients. L'image idéale qui l'avait transportée à l'âge adulte dans un coin caché de son cœur, sans qu'elle le sache.

Elle est avec Tommy depuis trois ans maintenant.

Un petit-fils des deux est en route pour moi.

Je devrais peut-être apporter à Tommy, notre Prince Charmant, une bouteille de liqueur aux herbes ABC !

Onzième affluent

"Rosi", "son mari", "Achim"

Rosi et les livres

Les parents de Rose, de nationalité allemande, venaient d'une région très rurale du sud-est de l'Europe où, au lieu d'aller à l'école, il y avait beaucoup d'autres choses à faire : s'occuper du bétail dans les pâturages, apporter le foin, battre le chanvre pour tisser des toiles de lin en hiver. Ou pour soigner les moutons, dont la laine était filée lors des longues soirées d'hiver par les jeunes filles, leurs mères et leurs grands-mères sur le rouet de la grande salle.

Le fait que la jeune Elisabeth, qui a ensuite donné naissance à son Rosis, ne savait pas épeler correctement ne la dérangeait pas du tout.

Ou peut-être un peu. Après tout, Elisabeth a envoyé sa Rosi, à l'âge de dix ans, dans un lycée. En Allemagne, où Elisabeth a été envoyée comme réfugiée pendant la Seconde Guerre mondiale, elle en apprendra plus qu'elle n'en a elle-même appris.

Le père de Rosi, Johann, avait grandi dans la même région. En 1928, alors qu'il avait quatre ans, son propre père avait quitté la famille dans une vague d'émigration vers le Canada. En conséquence, la mère de Johann a été contrainte de gérer sa petite entreprise agricole avec ses deux enfants. Quand il était petit, Johann s'occupait des vaches dans les champs, tandis que sa sœur aînée et sa mère transformaient les céréales et les produits animaux pour les jours de marché dans la ville voisine et pour les repas quotidiens à la maison.

Dehors, dans le pâturage des vaches, Johann se sentait libre. Il pouvait y jouer avec d'autres garçons gardiens, construire des frondes et viser les oiseaux, arracher les pattes des arachnides, lancer les chats par la queue, ou même simplement tailler des tuyaux dans des branches de saule ou s'accrocher à ses pensées.

Le fait qu'il était le seul fils d'une femme célibataire et qu'il devait aider à la récolte pendant la journée en été était une excuse courante pour l'instituteur du village, et Johann l'utilisait volontiers et souvent. Le fait que sa mère ne puisse plus payer les frais de scolarité au-delà de la quatrième année ne le dérangeait pas du tout, car il détestait devoir rester assis à l'école. Il préférait de loin être dehors, avec les animaux.

Par conséquent, Johann pouvait épeler encore moins que sa future épouse Elisabeth, qu'il n'avait rencontrée qu'après la guerre à l'Ouest, dans un lieu où les réfugiés s'étaient rassemblés. Cependant, il semble que lui aussi ressentait si souvent ses lacunes scolaires qu'il disait à ses enfants : "Apprends, mon enfant, tu devrais être mieux traité que moi.

Oui, ils étaient tous deux ambitieux, les jeunes parents. Offrir à leurs enfants un bon foyer solide était un objectif primordial pour eux, utiliser le système scolaire existant en Allemagne pour leurs enfants dont ils ont grand besoin.

Cependant, ils ne savaient pas ce que cela signifiait de donner une éducation à leurs enfants.

Ils ne comprenaient pas pourquoi la jeune fille avait appris à lire des romans au lycée. Les romans sont des histoires fausses. Toute personne ayant lu un roman a été une personne particulièrement méprisable dans son village. Ainsi, Rosi, 12 ans, perdait un temps précieux à lire des romans alors qu'elle était censée faire ses devoirs et apprendre quelque chose. Elle passait son temps avec des histoires de mensonges ! Les choses qui étaient écrites dans les livres, on avait entendu des choses horribles ! Non, sa Rosi ne devrait pas lire de telles choses !

Rosi a donc lu ses livres en secret. Elle a fait semblant de faire ses devoirs tout l'après-midi pour ne pas avoir à aider sa mère. Et sous le cahier de mathématiques, ouvert pour le camouflage, se trouvait un passionnant roman de fille ou d'aventure.

La mère Elisabeth était occupée par sa propre entreprise, car elle avait décidé de compléter le maigre salaire de son mari, ouvrier non qualifié, par une entreprise en pleine pénurie, pour laquelle elle fournissait une chambre dans sa maison. Ainsi, Rosi était libre l'après-midi d'une surveillance constante. Et le roman a rapidement été plié et a disparu dans son cartable dès qu'elle a entendu des pas qui s'approchaient. Ainsi, elle pouvait merveilleusement dévorer un livre après l'autre.

Lorsque tous les camarades de classe avaient déjà leur propre carte d'identité pour la bibliothèque publique, Rosi a été claire : elle n'a même pas eu besoin de demander à sa mère la signature nécessaire. Elle n'approuverait jamais une chose aussi scandaleuse. Que pouvait-elle faire d'autre que d'imiter la signature de sa mère sur le formulaire de demande d'accès aux livres du monde ?

À la longue, les parents se sont un peu habitués à la vue de sa fille qui lit, car il était parfois pratique de voir l'enfant ramassée quand on avait d'autres choses à faire. Mais cette lecture était quelque chose d'interdit, quelque chose d'inutile, quelque chose qui gâchait le personnage, ces mots des parents se sont ancrés dans la jeune fille en pleine croissance.

Il n'est pas surprenant que Rosi, en tant que femme adulte, ait épousé un homme qui détestait la lecture. Le dyslexique était et qui considérait aussi la lecture de livres comme une perte de temps ? Qui lui secouait toujours la tête de façon désapprobatrice lorsqu'elle lisait un livre ? Pas étonnant que Rosi, lorsqu'elle a eu des enfants, ait cessé de passer son précieux temps à lire des livres ?

Mais personne ne pouvait enlever le plaisir de la lecture. Même si elle ne se permettait plus ce plaisir par prévention contre la réaction agaçante de son mari - l'envie de lire est restée. Et pour un canapé de lecture dans le salon. Son mari n'a fait que secouer la tête quand elle en a parlé. "Pourquoi avoir un canapé de lecture si personne ne va s'asseoir dessus pour lire ?" Après tout, il avait acheté les deux fauteuils tentaculaires. Vous pourriez vous asseoir confortablement devant la télévision. Un canapé de lecture !

Et quand les enfants ont grandi, et que Rosi a eu un après-midi de congé ici et là, elle s'est mise à écrire aussi ! Elle a eu l'idée d'avoir son propre bureau pour cela. Au cœur du quotidien ! Parce que son mari s'était lancé dans les affaires pour lui-même. Et au lieu de le soutenir dans son entreprise, elle voulait passer son temps précieux à écrire des livres, alors que tout le monde savait qu'il n'y avait pas d'argent à gagner ! Comme sa femme était simple d'esprit !

Au moins, elle a réussi à lire un livre de temps en temps entre le travail et l'éducation des enfants. Pendant la lecture envoûtante, elle espérait sincèrement que son mari ne rentrerait pas à la maison à ce moment-là avant d'avoir terminé ce chapitre intéressant. Elle ne supportait pas son regard sarcastique.

Rosi a maintenu son mariage pendant près de vingt ans. Elle n'a pas été interrompue par le seul manque de possibilités de lecture.

Ce n'est que progressivement que Rosi, en tant que femme divorcée, a osé acheter un livre dans une librairie. Pour se blottir sur le canapé qu'elle s'était acheté et rester assise pendant plusieurs heures - et lire. Dans les années qui ont suivi, elle a pris le temps de prendre conscience de ses souhaits et de ses désirs. Oui, son nouveau mari devrait apprécier la lecture. Il est sur un canapé, elle sur l'autre, donc ils doivent s'allonger l'un à côté de l'autre le soir, chacun avec son livre. La lecture de ce document à l'autre dans des endroits particulièrement favorables. Dans les endroits drôles, on rit ensemble, dans les endroits tristes, on peut dire pourquoi on a pleuré maintenant. Oui, elle voulait y prêter attention, mais uniquement aux hommes qu'elle voulait connaître sur la page de recherche de partenaires sur Internet. Vous aimez lire ? Oui. Je vous écrirai donc.

Achim était un tel homme. Il aimait s'allonger sur le canapé avec sa femme et lire. Il a aimé la façon dont elle a aménagé son lieu d'écriture et a suivi son besoin d'écrire. Il aimait lire ses histoires, l'encourageait à écrire et l'accompagnait à des lectures d'auteurs connus. Rosi écrit maintenant souvent et elle écrit beaucoup.

Mais qui s'étonne que Rosi n'ait pas fait de progrès peu avant la fin des histoires, du roman ? Qu'elle a alors soudainement laissé tomber tout ce qu'elle avait écrit et qu'elle était tout à fait sûre qu'elle devait trouver un emploi et gagner de l'argent maintenant, tout de suite, parce qu'on ne peut pas survivre avec un livre comme ça. Cette Rosi a rempli dossier après dossier avec ses notes et a ensuite créé dossier après dossier. Et une chose était sûre : personne ne pouvait utiliser tout cela ! Qui se souciait de ce qu'elle écrivait.

Rosi a donc vieilli. Ses enfants sont partis depuis longtemps. Et il a commencé à insister : "Maman, tu deviens incroyable. Même quand nous étions petits, tu parlais d'écrire un livre. Maintenant, nous n'en avons toujours pas !

Rosi l'a saisi. Non, elle ne voulait pas paraître un échec à ses enfants, quelle terrible dot elle pensait. Elle devait y arriver. Au moins un livre.

Mais une fois de plus, elle s'est échappée. Elle devait gagner sa vie ! Comment allait-elle trouver le temps d'écrire des livres ? Elle devait faire son travail ! Tout au plus pouvait-elle avoir un livre passionnant sur l'écran à côté du programme ouvert pour le camouflage, lorsque le patron était occupé.

"Je t'ai vraiment cru quand tu as dit, enfant, que tu voulais écrire un livre", lui a dit sa grande fille Lisa un soir où Rosi est venue lui rendre visite et où elles étaient allongées sur le canapé en train de lire. Lisa semblait indifférente.

"Maman, tu deviens incroyable...", murmure-t-elle à nouveau au fond d'elle-même. "Maman, tu perds ta crédibilité." Plus fort. "Je te croyais vraiment quand tu étais enfant." Cette nuit-là, un frisson a parcouru le dos de Rose. et s'est terminée par une violente secousse.

Trois des petites amies de Rose ont écrit des livres, et elles ont gagné leur vie grâce à cela ! N'y avait-il pas un autre vieux schéma qui la hantait, Rosi ? Cela l'a empêchée de réaliser ses souhaits ?

Et maintenant, allons-y ! Elle a demandé à ses amis de l'aider. Les amis ont élaboré un plan et ont déclaré que Rosi était un cas de rigueur : si elle ne livrait pas le nombre de pages convenu dans le temps imparti, elle devait inviter ses amis à un week-end de bien-être dans un hôtel thermal. Cela pourrait coûter très cher !

Elle a compris l'allusion.

Et quelques mois après cette visite, Rosi a pu remettre ce livret à sa fille Lisa.

Douzième entrée

"moi" et "vous"

Survie

Nos quatre enfants m'ont informé à plusieurs reprises de votre état. Il ne m'a pas laissé indifférent. Pendant longtemps, vous et moi n'avons eu aucun contact entre nous. Vous étiez retourné chez vos parents à Nuremberg. Je suis resté à Munich. Nous avons consciemment évité d'autres arguments sur les incompatibilités dans nos attitudes face à la vie. Ce n'est pas pour rien que nous avons choisi, il y a quinze ans, la voie dévastatrice de la lutte dans la boue pour le divorce. Et plutôt que d'endurer une autre vie ensemble.

Bien sûr, nos enfants vivent aussi sous la menace de votre maladie. Dès leur enfance, ils ont fait l'expérience de la facilité avec laquelle on les emmène à toutes les occasions importantes et sans importance, sociables et solitaires, qu'elles soient professionnelles ou privées : Bière, vin, champagne, alcool, beaucoup de choses.

Notre maison était toujours admirée pour les boissons exquises que nous avions à offrir. Les vins provenaient d'excellents établissements vinicoles que vous aviez vous-même sélectionnés en Italie et en France, puis en Californie pour votre vente en gros. Les champagnes que vous avez dégustés directement dans les caves de Champagne et qui vous ont été livrés de là ; les cognacs ont tous été vieillis pendant de nombreuses années en fûts de chêne ; avec la sélection experte de vos variétés de Calvados ou même de votre Grappe, vous avez également acquis une grande reconnaissance auprès des connaisseurs.

Et qu'est-ce que je fais ici ? La première chose dont je me souviens dans ma revue est exactement cela : la consommation abondante d'alcool. Camouflé par la qualité.

L'apéritif chic avant le repas, la grande bière pour étancher votre première soif et pour vous permettre de profiter du grand menu suivant, le champagne millésimé rare. Ensuite, le noble vin blanc pour l'entrée de poisson, le riche et velouté Bourgogne rouge pour le plat principal, suivi du Bordeaux encore plus âgé et plus mûr comme extension. Entre les deux, un vieux Calvados normand a été inséré contre le "Trou normand", le trou normand, - hahaha -, qui aide à passer au dessert, qui est servi en compagnie d'un Sauterne ou d'un Gewürztraminer délicieusement fruité.

Le corretto espresso final, "corrigé" par un coup de grappa, ne pouvait pas rester sans une dégustation de cognacs millésimés mûrs.

Les habitués de notre maison en ont profité et sont retournés à leur vie joyeusement ivres après une telle soirée. Mais pour nous, c'était presque la vie de tous les jours.

Manger et boire, c'était votre but dans la vie et votre gagne-pain. Vos épiceries fines en témoignent. Et j'ai certainement pu profiter de l'admiration que nous avons eue.

Il ne manquait pas grand-chose à l'époque, et je serais descendue avec vous. Je vous ai quitté juste à temps.

Je suis heureux d'avoir eu l'énergie nécessaire pour franchir ce pas. Pour être encore plus honnête : que mes hormones ont rendu cette étape possible. Pour sortir de notre relation conjugale enchevêtrée, entremêlée, entremêlée, qui était étroitement tissée par les enfants, l'argent, les affaires et les liens familiaux. I nolens volens devait d'abord tomber amoureux d'un autre homme, que la grande puissance de cette émotion pouvait me donner la force de m'affirmer et de faire valoir mes besoins face à mes propres sentiments d'obligation, tout comme j'imaginais une bonne épouse.

Certes, mon comportement n'était pas "correct", et même aujourd'hui mon sens de l'honneur le dit. Quand mon amie asiatique Saya m'a montré une nouvelle perspective, j'ai été très reconnaissante et cela m'a beaucoup soulagée : L'autre homme, dit-elle, était un ange pour vous, qui vous a racheté. L'autre homme, il n'était alors qu'une solution provisoire, mais pour moi, il était une solution issue des griffes de la codépendance.

Je comprends très bien, c'était une gifle pour vous. L'infidélité est injuste. Je ne pense pas qu'il soit facile pour quiconque d'être abandonné de cette manière appelée trahison. Il a toujours été important pour vous de ne voir personne d'autre que vous sur la tribune des gagnants. C'est ce qui vous a pris tant de force ? Ou était-ce la supériorité de votre père, de votre mère, de votre foyer ? Vous y aspiriez - et vous ne pouviez pas les atteindre. On ne peut jamais copier une autre vie.

Mais je ne fais que supposer. Conjecture sur les raisons de votre dérapage.

À l'époque où notre séparation semblait inévitable, tu as rapidement profité de l'affection de Giulietta et tu as épousé la femme de quatorze ans plus jeune.

Bien sûr, elle, qui n'avait que quelques années de plus que notre fils aîné, voulait avoir des enfants avec vous. Vous vous êtes excusé auprès de moi pendant l'absence de votre fils Matteo. Vous n'avez pas eu à vous justifier auprès de moi. J'ai même été heureux que Giulietta vous ait "pris en charge". J'ai été soulagé de ne plus avoir à répondre à vos exigences émotionnelles, qui étaient très exigeantes pour moi.

En apparence, vous avez montré une grande certitude : je fais tout comme il faut. La façon dont je le fais est bonne pour tous les gens et pour le monde. Cela vous a donné visiblement une grande force, voire du charisme. J'ai également admiré cette attitude chez vous.

Aujourd'hui, je sais que vous avez caché votre grande vulnérabilité en dessous. Vous n'avez pas donné aux autres la chance (même pas à moi en tant qu'épouse) de vous montrer l'amour du cœur, car cela pourrait vous apprendre la faiblesse. Vous avez donc déjà pris des précautions, comme un taureau, en tournant vos cornes contre nous. Et comme si vous vouliez renforcer extérieurement votre force comme cet animal, vous avez pris une grande circonférence.

A la naissance de Chiara, votre sixième enfant, beaucoup autour de vous ont secoué la tête. Alors quoi, on peut dire, c'est sa vie. Mais d'une certaine manière, ceux qui vous connaissaient avaient l'impression que vous n'étiez pas le cavalier de votre vie.

Maintenant, il vous a pris, vous, l'ange de la mort. A 59 ans, vous avez longtemps riposté. Il y a quelques mois, les médecins vous avaient abandonné. Vos reins ne fonctionnaient pas, votre foie ne fonctionnait pas non plus.

Vos enfants ont écrit sur les rubans de votre couronne : "Tu vis en nous." La couronne était recouverte de fleurs.

Oui, je t'ai aimé aussi. De toutes les manières possibles. Venant de mes propres enchevêtrements. Mais si je pensais alors que l'amour signifie le sacrifice... Cela n'a pas fonctionné. Il m'a fallu beaucoup de temps pour avoir une perspective différente de l'amour.

Ces dernières années, j'ai pris beaucoup de temps pour moi et on m'a permis d'atteindre cette réalisation : L'amour est altruiste. Mais elle a aussi besoin de soins et de nourriture pour pouvoir continuer à s'épanouir. Le terreau pour notre fécondation spirituelle mutuelle, pour un développement commun, s'était tari. Avant même de s'en rendre compte, nous étions impuissants face au manque d'eau. Nous n'avions pas fait de stock, car nous préférions donner la priorité à notre travail dans le magasin ou à des moments de plaisir qui nous distrayaient des difficultés.

"Maman, comme tu penses vraiment que papa ne t'aurait pas supporté de toute façon", ont dit nos enfants quand je suis venue m'excuser de t'avoir quittée.

Au cours de ces dernières années, j'ai pu vivre mon attitude face à la vie, qui était probablement limitée au début par les anciens modèles familiaux :

Je suis moi et je n'appartiens à personne dans ce monde. J'aime m'ouvrir à d'autres attitudes et n'accepter que ce qui est bon pour moi.

Je suis moi à travers l'histoire de ma vie. Ce sont mes perceptions qui sous-tendent mes pensées. Mes émotions, qui ont été formées par mes expériences, mes gènes, mon histoire familiale, mes expériences d'enfance, mes frères et sœurs et peut-être même ma constellation d'étoiles ; mon environnement, ma souffrance et mes préférences, mes talents et mes faiblesses ; mes décisions dans ma vie, les bonnes et les mauvaises ; les développements qui en ont résulté, les bons et les problématiques.

De tout cela, mon moi et mon flux de vie personnel ont émergé.

Cela inclut toi et ton influence sur moi en presque vingt ans de mariage.

Pourquoi est-ce que je pense encore à vous de façon si intense après tant d'années depuis notre séparation ? Je n'aurais pas à le faire, après tout c'est moi qui voulais m'éloigner de toi.

C'est à cause de la façon dont la vie de nos enfants se déroule. Peu importe qu'ils soient adultes et indépendants.

Nos vies d'alors sont en elles comme des expériences d'enfance. Et, qu'on le veuille ou non, cela affecte les décisions qu'ils prennent aujourd'hui. Ils ont pu vivre beaucoup de choses comme étant très belles. J'aurais aimé que tout soit juste beau pour eux. Et la laideur ?

Ce que j'aimerais par-dessus tout, c'est pouvoir contribuer en ayant de bonnes pensées pour vous, afin qu'ils n'aient pas à essayer eux-mêmes la palette des expériences de vie désagréables dans les moindres détails. Mais que je peux leur offrir un raccourci grâce à mes connaissances.

Pour eux, j'aimerais pouvoir dire : C'était bien. Je me suis procuré la joie et l'épanouissement qui m'étaient possibles. Est-ce de l'égoïsme ? Est-ce de l'arrogance ? Non, c'est plutôt de la "sur-vivialité".

Je peux, puis-je vivre avec cela.

Pour moi, pour les miens, les vôtres et nos enfants.

Ils sont merveilleux. Je vous en remercie.

Vers l'embouchure du fleuve.

Les châtaignes sont mûres

Se promener dans une allée de châtaigniers récemment frappée par une tempête : qui peut résister à l'attraction des fruits bruns brillants fraîchement tombés ? Qui peut vraiment continuer et ne pas avoir quelques marrons dans la poche de son manteau au bout du chemin ?

Après un long week-end dans mon bureau de projet, je suis arrivé dans la grande entreprise d'électricité et d'énergie. J'aligne immédiatement ma proie rayonnante devant l'écran. J'ai spontanément décidé de rentrer chez moi en début de soirée et de faire une promenade dans le parc pour revivre l'ambiance exaltante de la matinée.

Quand il est midi, je vois mon souhait du matin s'évanouir avec tout le travail ; aujourd'hui, il sera de nouveau tard jusqu'à ce que je puisse rentrer chez moi.

Mes yeux tombent sur ma rangée de marrons. Ce n'est qu'à certains endroits que la belle brillance est encore présente. Toujours merveilleusement lisse, mais entre-temps terne et mat, les boules brunes se trouvent devant moi. Et j'ai déjà jeté les restes de la semaine dernière de la poche de mon manteau dans la poubelle, car ils étaient devenus non seulement ternes mais aussi ratatinés.

Faites-le, maintenant les marrons sur ma table me supplient. Allez au parc aujourd'hui ! Aujourd'hui encore, vous pouvez profiter de la joie que la nature automnale veut vous donner. Le travail ne vous fera jamais sortir. La boîte de réception est magique, elle reçoit toujours du courrier. Mais restez vous-même le maître de la magie !

Que vous ne pouvez cependant pas influencer : Demain, le soleil sera peut-être couvert de nuages et une source de joie aura peut-être disparu. Donc : faites-le aujourd'hui ! Réalisez vos souhaits et profitez de leur réalisation, maintenant.

Parce qu'avant que vous ne vous en rendiez compte, cinq ans pourraient s'écouler et votre éclat pourrait s'émousser, me disent les marrons et attirent mon attention sur leurs sœurs aînées dans la corbeille à papier. Si vous ne faites pas attention au temps limité dont vous disposez, votre vie pourrait même se rétrécir.

Treizième entrée, ou

Large est le delta de l'estuaire du fleuve de la vie

Nos jeans

Nous étions assis à la table dans la même constellation que de la dixième à la treizième année, mais à cette époque, nous étions encore assis en rangées de pupitres d'école : Conny à côté de Marion, Christiane à côté de moi, puis Witha - malheureusement, Annette manquait déjà à côté de Witha. Elle était morte d'un cancer du poumon il y a sept ans. Ce jour-là, Amélie a pris sa place, 26 ans et fille de Withas.

"Vous n'avez pas suivi de cours de perfectionnement ?", a demandé Amélie.

"Nous étions la dernière année scolaire en Bavière, où l'ancien système de classes était encore autorisé. C'était il y a exactement quarante ans maintenant", a répondu Christiane, ancienne professeur de mathématiques dans un lycée de Munich, aujourd'hui en préretraite. Amusée, elle a regardé la jeune Amélie - elle portait un piercing sur les deux sourcils, et son bras droit était couvert de tatouages jusqu'au bout des doigts.

"Qu'est-ce que vous, les jeunes, essayez de dire ?

"Je ne sais pas, je les ai fait faire quand j'avais 16 ans. C'est juste cool".

"C'est aussi ce que nous avons ressenti à l'époque", a-t-elle défendu, Witha, la maman. "Vous vous souvenez de nos jeans ? C'était notre symbole de rébellion contre les vieux".

"Des jeans ?" demanda Amélie. "Des jeans normaux ?"

Comme si elle avait remué un nid de frelons, nous avons répondu tous les quatre d'un seul coup :

"Nos jeans, ils n'étaient pas normaux."

"Ils ont transporté notre rébellion contre la génération de nos parents."

"Je portais mon jean jour et nuit. C'était du coton dur, bleu foncé, du vrai denim. avec un énorme coup de poing. Il n'a pas été possible de coudre les coutures normales des pantalons en tissu de nos parents". C'était Marion, avec un sourire sur son visage.

"Les jeans étaient si serrés qu'on devait s'allonger sur le dos sur le lit pour pouvoir remonter la fermeture éclair et ensuite se boutonner avec le ventre en bas." Elle a fait un mouvement tortueux vers l'estomac.

"Et on ne pouvait pas vraiment s'y asseoir, on ne pouvait que se pencher légèrement, et la force de la gravité nous a aidés", a ri Conny, qui avait atterri comme docteur en physique au département de recherche de BMW.

"C'est comme ça qu'ils devaient être, si serrés. Ce n'est qu'alors qu'ils étaient de vrais jeans qui transportaient ce que nous cherchions : Un sentiment de liberté".

"Un beau sentiment de liberté, si serré", s'est écriée Amélie en riant.

"Oui, mais pour nos parents, c'était une chose monstrueuse. Ils détestaient cela. Des pantalons qui ne montaient que jusqu'à la taille et étaient si serrés qu'ils exposaient les fesses et les cuisses de façon scandaleuse".

"Ma mère a essayé de me convaincre avec bon sens : cela resserre les organes génitaux et nuit à la fertilité", a-t-elle dit, "alors je n'aurai plus besoin de prendre la pilule", lui ai-je répondu. Et ma mère est devenue encore plus furieuse. "Quoi, tu prends cette pilule ? !"

Rire en jubilant à la table. Et alors qu'Amélie regardait sans comprendre, Marion, qui travaillait comme représentante pharmaceutique indépendante, ajouta

"Cela faisait seulement quelques années que la pilule contraceptive avait été prescrite par un médecin - et uniquement pour des raisons de santé - Il était encore assez nouveau sur le marché pharmaceutique et n'avait pas encore été suffisamment étudié, et encore moins testé suffisamment de fois. Néanmoins, elle était très demandée. Mais le grand public considérait toujours qu'il s'agissait d'une chose indécente du diable".

"Je déteste penser à la durée pendant laquelle nous avons porté nos jeans et ne les avons pas lavés", se souvient Christiane.

"C'est vrai ! Comme nous étions dégoûtants ! À l'époque, je m'amusais toujours avec ma mère parce qu'elle voulait toujours laver mes jeans. Avec sa nouvelle machine à laver, magnifique miracle économique. Je lui ai caché mon jean tous les soirs.

"Oui, comme nous étions dégoûtants" s'est exclamé Witha, mais plein d'enthousiasme. "Pendant au moins trois ou quatre mois, je les ai portés tous les jours, partout, du matin au soir, de préférence le soir. Et j'ai frotté mes mains si fort sur mes cuisses qu'elles en sont devenues encore plus lardonnes.

"Oui, il fallait qu'ils soient vraiment gras."

"Quand vous les enleviez, ils devaient rester immobiles comme une colonne de sel avant d'être authentiques."

Rire à la table.

Et encore une fois, Marion. Elle a tremblé.

"Comme nous étions horribles à l'époque ! Ce jean devait puer partout où nous sommes allés, et en classe aussi !

"C'était l'odeur de votre génération", dit Amélie en s'amusant.

"Après tout, nous avons changé de culotte tous les jours. Ce n'était pas comme nos parents.

Le jeans était un sujet sans fin pour nous. Nous y avons pensé de plus en plus. Nous avions vu sur les photos comment des jeunes, à peine plus âgés que nous, se retrouvaient dans le parc pour les loisirs du dimanche - mais tous bien habillés en costume, chemise et cravate. Que nous parlions toujours de nos jeans au pluriel - dans un anglais correct. Cela nous différenciait également de la génération de nos parents : ils n'avaient pas encore de cours d'anglais à l'école. Et en outre, qu'aujourd'hui, le jean est utilisé au singulier et est aussi quelque chose de complètement différent, à savoir confortable, avec un facteur d'étirement élevé. Repris par les créateurs de mode. Witha, l'avocat d'aujourd'hui, a ajouté qu'en combinaison avec un chemisier chic, il pourrait même être porté dans un cabinet d'avocats.

Puis Conny encore : "Mon père ne pouvait même pas prononcer le mot. Il disait toujours "Tschinns, Tschinnshose".

"Il ne portait lui-même que des pantalons en tissu, avec des bretelles", poursuit Conny.

"Mon père aussi", se souvient Christiane. "Sans bretelles, son pantalon n'aurait jamais tenu. Il avait mis un ventre énorme en avant, ce qui donnait à son pantalon la forme d'un triangle à angle droit. L'angle droit à la courbe de la colonne vertébrale, au sommet à 90°. L'hypoténuse menait du nombril au talon". Elle a utilisé son doigt en l'air pour suivre sa description orale.

Nous avons ricané, oui, oui, la dame des maths, mais nous avions clairement à l'esprit l'image de nos pères.

"L'hypoténuse est clairement visible à travers les plis précis du temple", a-t-elle ajouté.

"Oh, ma mère était experte dans le repassage des plis", remarque Conny.

Cela, nous en avons convenu une fois de plus, n'était pas possible avec des jeans ! Repassée et avec des plis à l'avant et à l'arrière ! C'était contraire à toutes les règles de notre vie ! Nous devions en parler ici et maintenant encore plus.

"Et il y avait des gens de la vieille génération qui se croyaient progressistes et qui achetaient des jeans. "Pas dans les magasins de jeans, comme ils étaient alors, vous vous souvenez, mais dans..." - et là, elle a levé les sourcils et la voix pour un accent particulièrement péjoratif - "... magasin de vêtements d'extérieur pour hommes et femmes". Ils étaient soigneusement pliés au pli et suspendus avec des cintres de pantalons pliants. Ces personnes repassaient toujours les plis à l'intérieur quand le jean dépassait les jambes et les genoux. Chaque fois que je rencontrais des gens comme ça, je m'enfuyais à nouveau le plus vite possible".

Amélie, qui était venue à notre réunion en tailleur et qui avait souri à notre enthousiasme à maintes reprises, a secoué la tête un peu indignée.

"Vous devez savoir que nous voulions vraiment nous démarquer de la génération qui nous a précédés. Pour nous, les pantalons en tissu et les plis étaient l'incarnation de l'étouffement. Et pour nous, cela a toujours été lié aux idées traditionnelles de la droite. Des vestiges de l'époque nazie, contre laquelle les 68ers se sont révoltés quelques années avant nous. Parce que les anciens nazis siégeaient déjà dans toutes les commissions de la jeune République fédérale. Je me souviens aussi des nombreux hommes qui n'avaient qu'une jambe, un seul bras, et qui ont été abattus. Ils ont encore beaucoup déterminé la scène de rue de mon enfance", ai-je dit.

"A la fin, nous avons soutenu le mouvement ouvrier communiste avec nos jeans", pensait Witha à voix haute. "Les jeans étaient à l'origine des pantalons de la classe ouvrière. Qui parmi nous n'était pas de gauche dans les années 70 ! Nous ne voulions pas être aussi à droite que nos parents l'avaient été ! "Extrêmement, en tant que jeunes, nous avons dérivé vers le camp opposé."

"Et que reste-t-il de notre époque mouvementée ?" Un regard incertain de ma part dans le cercle. Witha connaissait au moins une réponse.

"Eh bien, beaucoup ! En établissant notre jean dans la société, nous avons enfin introduit la société moderne de loisirs. Peut-être nos jeunes devront-ils à nouveau se poser la question aujourd'hui. Beaucoup de jeunes se languissent aujourd'hui de l'ordre que nous avons jeté de façon si permanente à l'époque".

"Oh oui, j'aimerais bien aller au parc dimanche pour jouer au volley-ball avec mon pantalon et mes plis", rit malicieusement Amélie. "Ce serait de l'ordre, du vrai ordre !"

Contenu

Le flux de vie, le flux ! 7

De nombreuses routes passent par Rome 9

Enchanteur 29

Hawaii bleu 35

Mme Fall et son M. Psychologue 72

Fantômes 77

Le sort des belles-mères 95

Ce qui dure longtemps 104

Armin et le yaourt 125

La première visite à son Ex 129

Lisa et le panneau publicitaire 138

Rosi et les livres 143

Survie 153

Les châtaignes sont mûres 162

Nos jeans 165